

**Contes et
légendes des
ogres et des
géants**

Gudule

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GUDULE
DIDIER
MILLOTTE

CONTES ET LÉGENDES DES ÔGRES ET DES GÉANTS



Solitude



Le cyclope



*Le Samouraï
noir*



Nathan

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DES OGRES ET DES GÉANTS

*Par
Gudule*

Illustrations de Didier Millotte

Éditeur : NATHAN

ISBN : 978-2-09-251720-8



I

LE SAMOURAÏ NOIR

VOUS CONNAISSEZ, bien sûr, l'histoire du Petit Poucet. Mais savez-vous qu'il existe une version asiatique de ce conte, antérieure sans doute à la nôtre et plus cruelle encore ?

La voici, telle que nous l'a rapportée de ses voyages en Extrême-Orient l'explorateur Marco Polo⁽¹⁾.

Un jour naquit, dans une famille de modestes paysans déjà pourvue de nombreux enfants, un petit garçon que l'on nomma Yun. Or, par un inexplicable phénomène, il ne grandit pas, gardant, au fil des semaines, des mois et des années, sa taille de nouveau-né. Cela ne faisait point l'affaire de ses parents, dont les travaux des champs étaient le seul revenu ! Certes, leur rejeton était gracieux, intelligent et d'agréable compagnie, mais chez les pauvres gens, ces vertus ne valent pas deux bras solides pour labourer la terre et deux jambes bien plantées pour tirer la charrue. D'autant que Yun, en dépit de ses cinquante centimètres de haut, était doté d'un énorme appétit !

En conséquence, lorsqu'il eut quinze ans, son père lui dit :

— Mon fils, te voilà un homme, à présent. Il est grand temps pour toi de voler de tes propres ailes. Le monde est vaste ; il est des contrées où l'esprit prévaut sur la force physique. Va et trouve-les. En ce qui me concerne, je ne puis me permettre de nourrir plus longtemps une bouche inutile.

Yun acquiesça de bonne grâce, puis, ayant embrassé sa mère, ses frères et ses sœurs, il partit à l'aventure, le cœur léger. Car outre les qualités citées plus haut, il était également confiant dans l'avenir.

Il n'avait pas tort.

Après de longs jours d'une marche épuisante, qu'il serait fastidieux de relater ici, notre minuscule héros parvint en vue d'un somptueux palais. Comme il s'en approchait, il entendit pleurer. Le bruit s'échappait de l'une des fenêtres de la plus haute tour. Intrigué, Yun, à qui sa petite taille conférait l'agilité d'un singe, eut tôt fait d'escalader la muraille et de s'insinuer dans la chambre où, sur un lit de brocard, une très jeune femme – presque encore une fillette – sanglotait à

fendre l'âme.

Touché à la fois par sa profonde détresse et par sa grande beauté, Yun s'approcha d'elle. Lorsqu'elle l'aperçut, elle poussa un cri de surprise.

— N'ayez crainte, Madame, la rassura-t-il. Je ne vous veux aucun mal !

À travers ses larmes, elle se mit à rire.

— Comment aurais-je peur d'un aussi petit homme ? Mon ogre de mari n'en ferait qu'une bouchée !

Ce fut ainsi que Yun apprit qui elle était, et la raison de son chagrin.

— Je m'appelle Lune d'avril, expliqua-t-elle. Et je suis la septième épouse du seigneur Tomoro, que l'on surnomme « le Samourai noir » en raison de ses mœurs.

— Quelles mœurs ? s'étonna Yun.

— Jadis, un oracle lui a prédit qu'il périrait de la main de son fils, de sorte qu'à chaque fois qu'une de ses femmes met un garçon au monde, il le mange. Ce faisant, il ne commet, selon lui, aucun crime, mais reprend simplement ce que son ventre a donné. C'est le droit légitime de tout père, prétend-il, d'autant qu'il joint ainsi l'utile à l'agréable : la chair des nourrissons est, aux dires des gastronomes, d'une incomparable saveur...

Elle poussa un soupir déchirant.

— Les enfants de ses six autres épouses ont déjà subi cet affreux sort, et ce sera bientôt le tour du mien.

Tout en parlant, la malheureuse mère montrait le berceau où dormait un poupon de quelques jours à peine.

— Il est né en l'absence de Tomoro qui, sitôt de retour, le dévorera, conclut-elle en se remettant à pleurer.

Pris de pitié, Yun s'enquit :

— Pourquoi ne fuyez-vous pas ?

— Les issues du palais sont sévèrement gardées !

Au même instant, un pas lourd martela l'escalier, faisant trembler le bâtiment de haut en bas. Lune d'avril blêmit.

— Mon mari ! s'écria-t-elle. Vite, petit homme, sauve-toi ! S'il te trouve ici, il va te tuer !

— J'ai une meilleure idée, rétorqua Yun, sans se départir de son calme. Cachez votre enfant sous le lit !

Comprenant que c'étaient là des paroles de sauveur, Lune d'avril obéit. Yun, pour sa part, sauta dans le berceau, non sans s'être, au passage, muni d'un de ces peignes au manche long et fin dont les femmes du Japon ornent leur chevelure.

Trois coups puissants ébranlèrent la porte.

— Entrez, souffla Lune d'avril, plus morte que vive.

Le Samourai noir portait bien son nom. Colossal, ventru, la face

couverte d'une barbe hirsute, il était vêtu d'une cuirasse couleur de nuit qui lui donnait l'allure d'un énorme scarabée.

— Femme, tonna-t-il en roulant de terribles yeux, où est mon fils ?

Pour toute réponse, Lune d'avril exhala un faible gémissement. Yun, en revanche, se mit à vagir avec ardeur.

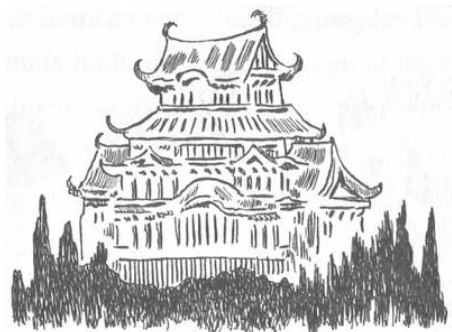
— Ah, dit l'ogre, je l'entends !

Bondissant sur celui qu'il prenait pour le nouveau-né, il l'arracha à son berceau avec un grognement de convoitise. Ce faisant, il ouvrait une bouche où brillaient tant de dents que Yun, pourtant curieux, renonça à les compter.

Comme il le soulevait à hauteur de son visage afin de l'enfourner, notre héros, jugeant le moment propice, brandit le peigne qu'il dissimulait sous ses vêtements et, d'une estocade, lui transperça l'œil droit.

Sous l'effet de la douleur, l'ogre le lâcha. Aussitôt, Yun, se raccrochant à sa barbe, se hissa jusqu'à l'autre œil qu'il creva également. Puis, afin de parachever l'ouvrage, il lui enfonça le peigne dans l'oreille, si loin qu'il lui troua le cerveau de part en part.

La mort de Tomoro fut, pour tous, une délivrance. Yun, que la prédiction désignait comme son fils, lui succéda d'office sans que nul n'y trouve à redire. Il hérita donc de ses richesses, de ses terres et de ses épouses. Bien que Lune d'avril fût sa favorite, il honora scrupuleusement chacune d'entre elles, ce qui fit de lui le père d'une nombreuse descendance. L'histoire ne mentionne pas la taille de ses enfants, mais après tout, qu'importe ? Les puissants de ce monde sont toujours assez grands !





II

DAVID ET GOLIATH

EN CE TEMPS-LÀ, une guerre sanglante opposait les Hébreux et leurs ennemis héréditaires, les Philistins⁽²⁾. De nombreux hommes ayant péri durant les affrontements, Alioch, le général philistin, s'en vint un jour trouver le roi Saül, souverain d'Israël⁽³⁾, et lui dit :

— Nous avons, vous comme moi, subi de lourdes pertes, et notre lutte est sans issue, car nos armées sont de force égale. Si, plutôt que de sacrifier inutilement des vies, nous faisons combattre nos deux meilleurs guerriers ? Le survivant remporterait la victoire au nom de son peuple. Ainsi, ce duel mettrait fin au massacre et, de plus, son spectacle divertirait nos troupes.

Sensible au bon sens de tels arguments, Saül accepta, sans se douter qu'il s'agissait d'un piège. Les Philistins, en effet, s'étaient assuré pour la circonstance le concours d'un géant invincible, dont le bruit courait qu'il était le fils du dieu Dagon⁽⁴⁾ lui-même.

Ayant obtenu ce qu'il souhaitait, Alioch s'en retourna annoncer la nouvelle aux siens. Saül, pour sa part, se demanda quel brave d'entre les braves il allait choisir pour mener à bien cette mission.

Certes, les éléments loyaux et courageux ne manquaient pas dans ses rangs. Avner-l'enragé, qui livrait bataille depuis l'âge de quinze ans, était aussi lardé de cicatrices qu'un champ fraîchement labouré. Le sang répandu par Eliav-aux-mains-rouges demeurait à jamais incrusté sous ses ongles, faisant horreur aux femmes qu'il caressait. Son frère Asinav avait tant de morts sur la conscience qu'il n'en dormait plus, ni de jour, ni de nuit. Quant au valeureux Shamma qui s'était, à lui seul, rendu maître d'une ville réputée imprenable, il ressemblait plus à un taureau furieux qu'à un être humain.

Ayant rassemblé ces quatre héros, Saül leur exposa ce qu'il attendait d'eux.

— Quel est celui d'entre vous, conclut-il, prêt à offrir son existence pour sauvegarder l'honneur de la nation ?

Tous se proposèrent unanimement, et ils se fussent entretués pour être élus si le roi n'avait coupé court à leur querelle en déclarant :

— Voyons d’abord à quoi ressemble l’adversaire, nous déciderons ensuite qui sera le plus apte à le terrasser.

Ah, ça, pour voir, ils virent ! Et cette vision les fit frémir de la tête aux pieds !

Goliath était son nom. Sa taille était celle d’un chêne centenaire et il eût pu, d’une simple pression du doigt, arrêter un cheval au galop. Cuirassé d’airain, casqué de bronze et armé d’un javelot de quelque vingt mètres de long, il se détachait sur le ciel, tel le colosse de Rhodes⁽⁵⁾ que vénéraient les Grecs.

— Ah ah ah ! s’esclaffait-il – et l’on pouvait entendre son rire rouler comme le tonnerre d’un horizon à l’autre. Qui veut se mesurer à moi ? Allons, allons, venez, petits soldats d’Israël ! Il me tarde de vous exterminer !

À ces mots, Avner blêmit, Eliav rougit, Asinav tomba à genoux, visage contre terre. Quant à Shamma, il déclara d’une voix tremblante :

— Cet être n’est point un mortel, mais un fléau du ciel ! Il nous anéantira tous jusqu’au dernier !

Pendant ce temps, dans la montagne voisine, un jeune berger jouait de la flûte auprès de ses moutons, lorsque son père l’appela :

— David, va donc porter ce pain, ce fromage et ces grappes de raisin à tes frères.

L’enfant, docile, prit le panier qu’on lui tendait, sa flûte, ainsi que la fronde qui lui servait à dénicher les merles. Puis, par les sentiers escarpés, il descendit dans la vallée où se déroulait le conflit, car ses frères n’étaient autres qu’Eliav et Asinav.

Jugez de sa stupeur en apercevant la scène ! L’armée d’Israël en déroute, le roi Saül désarmé, les héros légendaires tétanisés d’effroi, et, en face, les Philistins hilares dominés par l’énorme silhouette du géant que secouait un rire inextinguible !

Ce fut plus fort que lui. Dégringolant la pente rocheuse du plus vite que le lui permettaient ses petites jambes, David courut se planter devant le mastodonte.

— Eh quoi ? lui cria-t-il. Nous prends-tu pour des lâches ? Mesure-toi à moi ; nous verrons bien lequel exterminera l’autre !

Le rire de Goliath reprit de plus belle.

— Ah ah ah ! Tu me facilites la tâche, microbe ! Beau combattant qu’un marmouset à peine sevré ! Et quelle est l’arme de ce foudre de guerre ? Une lance ? Un javelot ? Un arc ? Nenni : un panier à provisions !

Les quolibets fusèrent des rangs des Philistins. Vexé, David jeta le panier au loin.

Désignant la flûte qu’il tenait à la main, Goliath reprit :

— Est-ce là le gourdin avec lequel tu comptes m’assommer ?

David jeta sa flûte, mais conserva sa fronde, ce qui fit dire au géant :
— Me prends-tu pour un merle ? Penses-tu que ce jouet me fera m'envoler ?

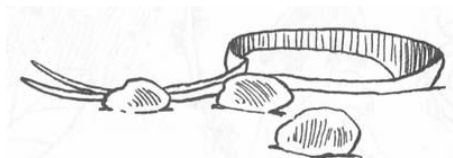
Son rire redoubla, de sorte qu'aveuglé par les larmes de plaisir, il ne vit pas l'enfant ramasser un caillou et le glisser dans sa fronde, dont il fit tournoyer adroitement les lanières.

Le caillou fendit l'espace et toucha le géant au front avec tant de force qu'il l'occit.

Son rire s'arrêta net. Il ouvrit une bouche immense, exhala un soupir semblable à une tornade, puis tituba quelques instants avant de s'abattre, face contre terre, dans un fracas assourdissant.

Un silence quasi surnaturel succéda au coup de théâtre. Hébreux et Philistins n'en croyaient pas leurs yeux. Un petit garçon armé d'un jouet avait abattu l'invincible colosse... Puis une explosion de joie secoua les rangs israélites, et, tandis qu'Alioch et les siens battaient en retraite, David fut porté en triomphe.

Ce triomphe devait, par la suite, le hisser jusqu'au trône d'Israël, mais ceci est une autre histoire...





III

LE ROI AUX CENT BOUCHES

IL ÉTAIT UNE FOIS un roi pourvu de cent bouches : une pour manger de la nourriture ordinaire et les quatre-vingt-dix-neuf autres pour dévorer ses sujets. C'était sa manière à lui de prélever les impôts, car, possédant un cheval qui déféquait de l'or, il était immensément riche. Mais s'il n'avait aucun besoin d'argent, il lui fallait, en revanche, sans cesse de nouvelles proies pour apaiser sa faim.

Dès lors, chaque soir, il exigeait une vierge, jolie de préférence, qu'il avalait toute crue, sans même la tuer. Et cela jusqu'au centième jour où, ses quatre-vingt-dix-neuf bouches cannibales étant rassasiées, il se contentait de lait et de gâteaux. Mais dès le lendemain, le cycle infernal recommençait.

Imaginez le désarroi des pauvres gens auxquels on arrachait, dans la fleur de l'âge, qui son enfant, qui sa sœur, qui sa fiancée, sans qu'ils aient l'espoir de les revoir jamais !

Le roi, veuf de longue date, avait une fille nommée Solitude que sa barbarie horrifiait. Il ne connaissait pas son visage car, depuis l'enfance, elle se cachait sous un voile noir en signe de deuil. Que de fois, bouleversée par les cris des victimes, la douce créature s'était jetée aux pieds de son père pour implorer sa clémence ! Mais il n'en avait cure, son appétit de chair fraîche dépassant, et de loin, son amour paternel !

Ainsi allait la vie en ce triste royaume quand apparut Tiburce.

Au coucher du soleil, la princesse, selon son habitude, se promenait dans le jardin du château lorsque, par-dessus le mur d'enceinte, elle aperçut un œil, puis deux, ainsi que deux oreilles, un nez et une bouche. Or, ces traits – charmants, au demeurant – appartenaient à un jeune homme qui, ayant constaté qu'elle était seule, se jeta à ses pieds en suppliant :

— Pitié, Madame ! Sauvez ma sœur !

Et d'expliquer que cette dernière, enlevée l'après-midi même, devait servir de souper au monarque.

Sa détresse était telle que Solitude, émue, mêla ses larmes aux

siennes.

— Je ne puis, hélas, fléchir la volonté de mon père, soupira-t-elle. Quand la faim le tenaille, il serait même capable de me dévorer, moi ! Que ne le fait-il, d'ailleurs, et me délivre ainsi d'une existence que j'exècre !

Tandis qu'elle prononçait ces mots, une idée subite lui vint.

— Suivez-moi, dit-elle à Tiburce en l'entraînant vers les geôles, situées dans les souterrains du palais.

L'endroit était sinistre, humide et chichement éclairé par de rares torchères. À peine y eurent-ils fait trois pas qu'un gardien borgne les arrêta :

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

— Menez-nous auprès de la jeune fille capturée tout à l'heure, répondit la princesse sur un ton sans réplique.

L'ayant reconnue aux inflexions de sa voix, le geôlier se confondit en excuses et les guida vers une cellule dont il ouvrit la porte avec une grosse clé.

Une forme éplorée gisait sur le sol.

— Lanata ! s'écria Tiburce en se précipitant vers elle.

— Laissez-nous, ordonna la princesse au borgne. Quand je voudrai m'en aller, je vous appellerai.

Puis, s'adressant à la captive qui sanglotait entre les bras de son frère :

— N'ayez crainte, lui dit-elle, vous serez bientôt libre.

Tout en parlant, elle se dévêtait.

— Nous allons échanger nos vêtements. Vous vous ferez passer pour moi, et moi pour vous.

Lorsqu'elle ôta son voile, le frère et la sœur frémirent d'admiration tant elle était belle et touchante. Ayant revêtu la robe blanche des sacrifiées, elle se tapit dans l'ombre avant de héler le gardien d'une voix forte. Ce dernier fit sortir Tiburce et Lanata sans deviner la supercherie.

Puis l'heure du souper sonna. L'on emmena Solitude au roi qui, bien sûr, ne la reconnut pas.

Sa quatre-vingt-dix-huitième bouche, dont c'était le tour d'être nourrie, l'avalait voracement. Ainsi rejoignit-elle, dans l'estomac de son père, les quatre-vingt-dix-sept vierges qui s'y trouvaient déjà.

Or, elles étaient vivantes – car, chez les ogres, la digestion n'a lieu qu'une fois tous les cent jours –, mais, souillées par les sucs gastriques, échevelées, mourant de faim, de soif et d'étouffement, elles offraient un bien triste spectacle. En vain Solitude tenta-t-elle de les reconforter ; épouvantées par l'horrible échéance, les malheureuses geignaient :

— Demain, nous serons dissoutes !

Et de se lamenter toute la nuit durant sur leur funeste sort.

Au matin, la dernière vierge les rejoignit à son tour, et, ô surprise ! ce n'en était pas une, mais un.

— Tiburce ! s'écria Solitude sitôt qu'il eut retiré sa robe et sa perruque.

C'était lui, en effet. Tenaillé par le remords, il avait suivi l'exemple de la princesse et, méconnaissable sous son travestissement, s'était arrangé pour servir de repas à la quatre-vingt-dix-neuvième bouche.

— Pourquoi avoir fait cela ? s'enquit Solitude, bouleversée par son geste.

— Parce que je vous aime et veux vous délivrer.

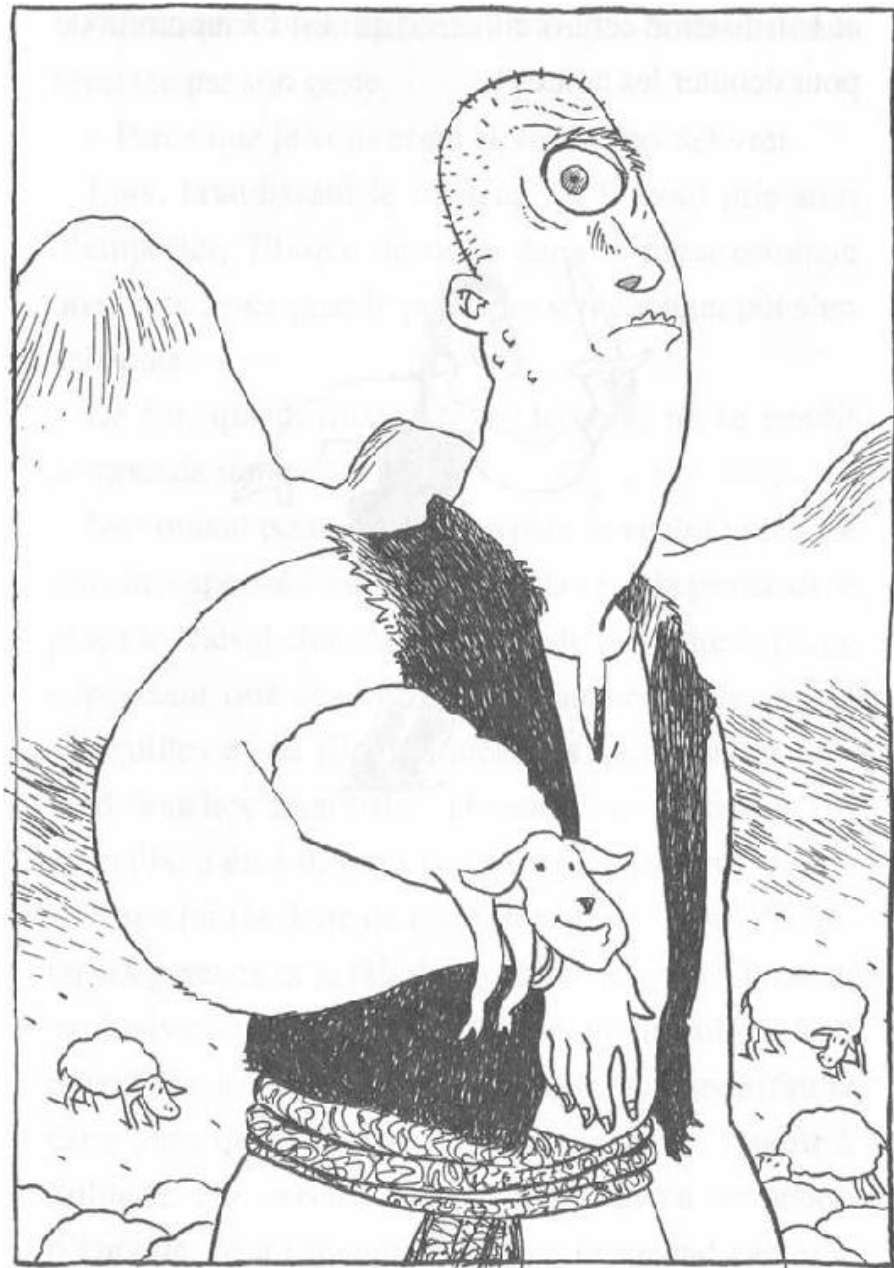
Lors, brandissant le couteau qu'il avait pris soin d'emporter, Tiburce découpa dans le royal estomac une fente assez grande pour que son contenu pût s'en échapper.

Le roi, qui dormait profondément, ne se rendit compte de rien.

Ne voulant point laisser son père le ventre vide – ce qui eût, supposa-t-elle, altéré sa santé –, la princesse y plaça le cheval chieur d'or avant de recoudre la plaie, cependant que ses compagnes, armées elles aussi d'aiguilles et de fil, suturaient les quatre-vingt-dix-neuf bouches cannibales. De sorte que, quand le roi s'éveilla, il était devenu végétarien, et pauvre.

Force lui fut donc de lever des impôts pour s'acheter les gâteaux et le lait dont, désormais, il s'alimenta exclusivement. Ses sujets, préférant lui offrir leur argent que leurs filles, payèrent sans rechigner (fait si rarissime qu'il mérite d'être signalé !). Quant à Solitude, elle épousa Tiburce et lui donna beaucoup d'enfants, dont l'un eut cent yeux, le second cent nez et le troisième cent oreilles, ce qui est bien commode pour écouter les contes !





IV

ULYSSE ET LE CYCLOPE

LE GRAND POÈTE HOMÈRE raconte, dans son livre intitulé *Odyssée*, le retour d'Ulysse en son royaume d'Ithaque, après l'interminable guerre de Troie. Ce voyage dura dix ans et ne fut, par la volonté facétieuse des dieux, qu'une succession de péripéties plus effarantes les unes que les autres. C'est la plus connue que je m'en vais vous narrer ici.

Après de longs mois de navigation, Ulysse et ses douze compagnons parvinrent en vue d'une île bordée de récifs sauvages. Ayant jeté l'ancre, ils décidèrent de l'explorer, et, si possible, de s'y réapprovisionner, car ils manquaient de nourriture.

Une outre de vin pour seul bagage, ils s'aventurèrent donc sur cette terre inconnue.

L'air y était clément, la végétation rare, hormis quelques pâtures sur les plateaux rocheux, où l'on pouvait, de loin, voir paître les troupeaux. Étranges troupeaux, en vérité ! Les agneaux semblaient aussi gros que des bœufs, les brebis, aussi volumineuses que des ours. Quant au bélier, l'on eût pu, n'eussent été ses cornes et son absence de trompe, le prendre pour un éléphant.

— C'est sûrement un effet d'optique dû à la distance, assura Ulysse.

— Souhaitons-le ! répondirent ses compagnons. Car si ce n'est point le cas, la taille du berger doit être à l'avenant !

Et d'imaginer, en tremblant, la chose.

— Plutôt que de nous perdre en vaines conjectures, cherchons-le donc, ce fameux berger, ironisa Ulysse. Nous lui achèterons du lait et du fromage.

L'agréable perspective ayant quelque peu calmé les esprits, les voyageurs poursuivirent leur route jusqu'au crépuscule sans rencontrer âme qui vive. Puis, comme il faisait trop sombre pour regagner le bateau, ils décidèrent de camper sur place.

Non loin d'eux béait une grotte immense.

— C'est là que nous allons passer la nuit, décréta Ulysse. Nous y serons à l'abri des bêtes féroces.

Ils allumèrent un feu, s'allongèrent autour, et s'endormirent.

Aux alentours de minuit, une rumeur étrange les réveilla. Elle provenait de l'extérieur, et augmentait de seconde en seconde jusqu'à devenir assourdissante. De plus, le sol bougeait comme sous l'effet d'un tremblement de terre, et d'énormes blocs de roche se détachaient des parois...

Nos héros, craignant d'être écrasés, s'empressèrent de battre en retraite. Mais, à leur grand désappointement, l'orée de la grotte était impraticable. Un troupeau venait de s'y engouffrer – et quel troupeau ! Les agneaux étaient aussi gros que des bœufs, les brebis aussi volumineuses que des ours, et le bélier avait la taille d'un éléphant...

Quoi de surprenant à ce que, sous les pas de tels mastodontes, la terre tremblât !

Un géant affreusement laid, pourvu d'un seul œil au milieu du front, leur servait de berger. Apercevant les petits hommes qui rebroussaient chemin de crainte d'être piétinés, il tonitrua :

— Qui êtes-vous ?

— Des guerriers revenus de Troie, répondit Ulysse, raffermissant sa voix du mieux qu'il le pouvait.

— Que faites-vous en ma demeure ?

— Nous nous sommes égarés et cherchons un refuge, ainsi qu'un peu de nourriture, car nous sommes affamés.

À ces mots, le géant – qui se nommait Polyphème et, comme les autres cyclopes peuplant l'île, avait été engendré par Neptune, le dieu des mers – ; le géant, donc, éclata de rire.

— Moi aussi, je suis affamé, dit-il.

Joignant le geste à la parole, il saisit deux des compagnons d'Ulysse et les croqua. Puis, tournant le dos aux onze rescapés muets d'horreur, il referma la grotte avec une énorme pierre, s'allongea au milieu de ses moutons et s'endormit.

Quelque peu rassurés par ses ronflements, nos héros se consultèrent.

— Il faut supprimer ce monstre ! s'écria l'un d'eux, en brandissant son glaive.

— Et quitter cet endroit au plus vite ! ajouta un autre.

Ulysse leur fit remarquer que c'étaient là de vains souhaits.

— Jamais nous ne pourrions ébranler le rocher qui bouche l'entrée, dit-il. Seul le cyclope en a la force, et si vous le tuez, nous demeurerons à jamais prisonniers de cette caverne. Mieux vaut attendre demain. Nous nous enfuirons lorsqu'il fera sortir ses bêtes.

Polyphème, hélas, ne l'entendait pas de cette oreille. À son réveil, il n'eut rien de plus pressé que d'avaler deux nouvelles victimes, puis partit, en prenant bien soin de refermer la grotte pour que les neuf survivants ne lui échappent pas.

Mais c'était mal connaître Ulysse, dont la rouerie était proverbiale. Ayant repéré, au fond de l'ancre, le tronc d'arbre dont le cyclope se

servait comme houlette, le vainqueur de Troie ordonna à ses hommes de le tailler en pointe, avant de s'enquérir :

— Nous reste-t-il du vin ?

Il en restait, et même beaucoup, de sorte qu'au retour de Polyphème, Ulysse lui proposa :

— Avant de nous manger, trinque donc avec nous !

Le cyclope, qui avait soif, ne se méfia pas.

— C'est délicieux ! s'écria-t-il, dès la première gorgée. Quel est le nom de ce nectar ?

— Rien, répondit Ulysse.

— Et toi, pourvoyeur de Rien, comment t'appelles-tu ?

— Personne, répondit Ulysse.

— Eh bien, cher Personne, pour te remercier, je fais serment de te manger le dernier. Es-tu content ?

— Je le suis, dit Ulysse en lui tendant à nouveau l'outre.

Polyphème la vida jusqu'à la dernière goutte avant de s'écrouler, terrassé par l'ivresse. Alors, les captifs activèrent le feu, y chauffèrent au rouge la pointe acérée de l'arbre, et la plongèrent dans son œil.

Réveillé par la douleur, le cyclope poussa de tels cris qu'ils s'entendirent aux quatre coins de l'île. Ses frères, alertés, accoururent aussitôt, et, parvenus devant l'entrée de la grotte, lui crièrent :

— Que se passe-t-il, Polyphème ? Qui t'a fait du mal ?

— Personne ! accusa le géant d'une voix avinée.

Ses frères se regardèrent avec perplexité.

— As-tu besoin de quelque chose ? interrogea l'un d'eux.

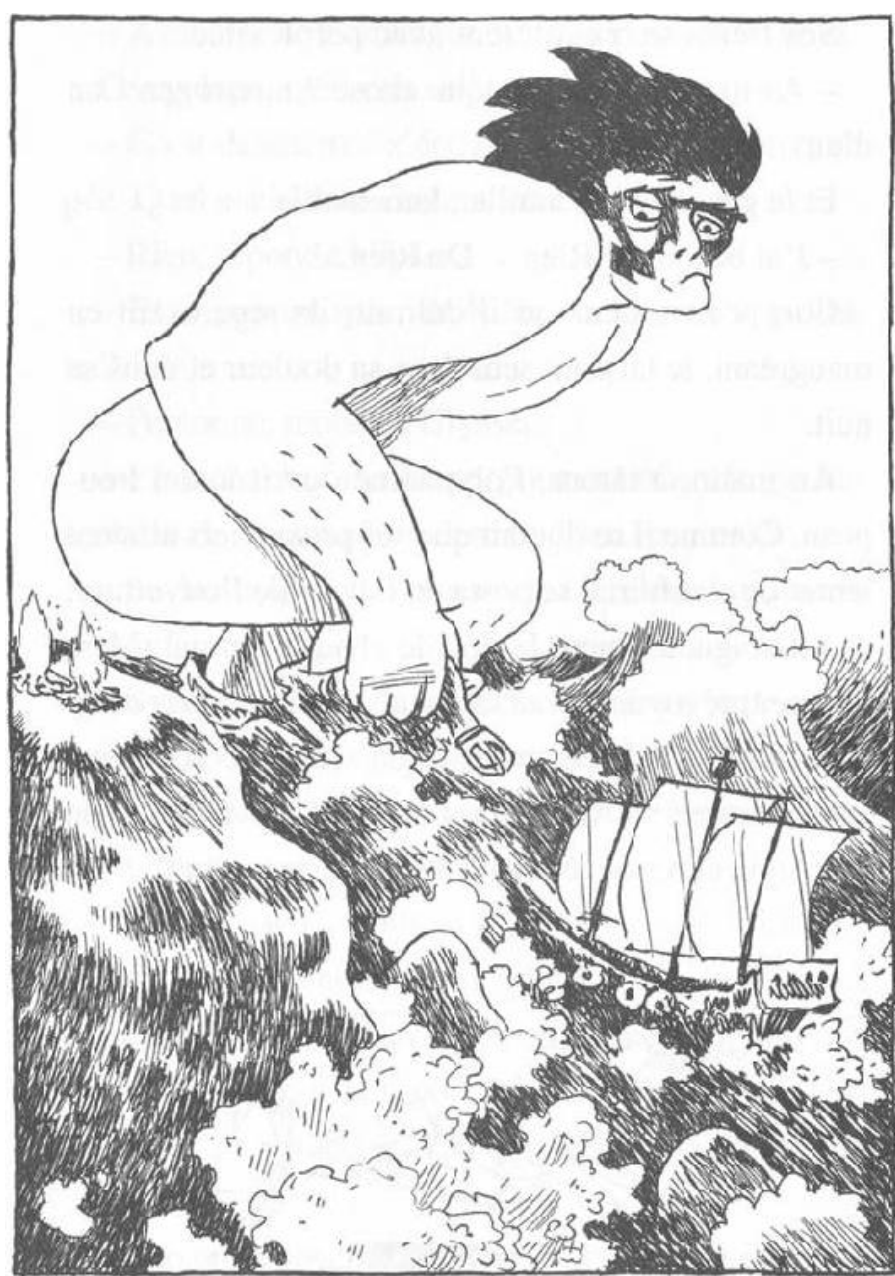
Et le géant de bredouiller, lamentable :

— J'ai besoin de Rien... De Rien...

Lors, convaincus qu'il délirait, ils repartirent en maugréant, le laissant seul dans sa douleur et dans sa nuit.

Au matin, à tâtons, Polyphème ouvrit à son troupeau. Comme il se doutait que ses prisonniers allaient tenter de s'enfuir, il se posta en travers de l'ouverture, tâtant soigneusement le dos de chaque animal. Mais Ulysse, prévoyant, avait ordonné à ses hommes de se suspendre sous le ventre des brebis, en s'accrochant à leurs mamelles. Ainsi trompèrent-ils la vigilance de l'aveugle et retrouvèrent-ils leur liberté perdue.





V

POURQUOI ET DANS QUELLES CIRCONSTANCES GARGAN, LE GÉANT DÉBONNAIRE, S'ÉPRIT DE THUATA, LA PETITE DRUIDESSE MANGEUSE DE CHAIR HUMAINE *À Jean Rollin*

NAGUÈRE, THUATA, petite druidesse friande de chair humaine, faisait régner la terreur sur les côtes d'Armor. Car, bien qu'elle fût aussi fluette qu'un elfe, il n'était carcasse qui lui résistât. Hommes, femmes, enfants, tous l'alléchaient pourvu qu'un sang chaud coulât dans leurs veines. Il fallait la voir traverser la lande, à l'heure où les corbeaux fendent la nue d'un vol lourd, traînant des victimes souvent bien plus grandes qu'elle. Parvenue au dolmen qui lui servait de logis, elle s'asseyait parmi les ajoncs, et ses quenottes entraient en danse. Sans se soucier du vent qui éparpillait ses cheveux et plaquait sa toge à son corps juvénile, elle dépeçait, rongeait, mâchait puis avalait avec des grognements de bien-être.

Afin de satisfaire son coupable appétit, l'horrible enfant faisait appel aux éléments – pluies, grêles, orages, voire ouragans – dont elle avait appris, par sa mère qui elle-même le tenait de la sienne, à modifier le cours. Les pêcheurs la craignaient : elle pouvait, à son gré, faire chavirer leurs barques. Les paysans, de même : il lui suffisait d'une incantation pour détruire leurs récoltes ou décimer leurs bêtes. Dès lors, afin de l'amadouer, ils lui offraient en holocauste qui sa belle-mère, qui son valet, qui sa femme acariâtre, qui l'un de ses voisins.

Durant un certain temps, cet arrangement fit bien l'affaire des villageois. Sous couvert de sacrifice, nombre d'entre eux assouvissaient impunément des vengeance personnelles ou résolvaient leurs différends. Cependant, vint un jour où la population fut à tel point réduite que les survivants prirent peur. Ils tinrent conseil et en arrivèrent à cette conclusion : ils devaient attirer des

étrangers chez eux afin de renouveler le cheptel de Thuata. Dans ce but, ils allumèrent de grands feux sur la grève, là où les récifs étaient les plus meurtriers. La petite druidesse, ne voulant pas être en reste, déclencha alors l'une de ces tempêtes dont elle avait le secret.

Le résultat ne se fit pas attendre : abusé par les lueurs du brasier, un navire empli d'or s'échoua sur les rochers. Jugez de la joie de nos naufrageurs ! Outre que l'équipage et les passagers assuraient, pour plusieurs semaines, la subsistance de Thuata, le pillage de l'épave leur rapportait, à eux, des biens considérables !

Ce fut le début d'une série de massacres dont le pays breton garde, en sa mémoire, la sinistre empreinte. Par bonheur, Gargan, le bon géant, y mit fin, je m'en vais vous conter comment.

Une nuit d'été, alors que la tempête faisait rage, il sortit de sa caverne pour s'aller rafraîchir à l'eau tombant du ciel. Immergé dans l'océan jusqu'à mi-cuisse, il tendait vers le firmament sa large face camuse, afin qu'y ruisselle la pluie bienfaisante, lorsqu'entre les nuages, il avisa la lune. Par jeu, il souffla dessus afin d'éparpiller le magma cotonneux qui l'occultait. Aussitôt, tel un phare, elle resplendit.

« À la bonne heure, se dit le géant. Au moins, maintenant, on y voit clair ! »

Et qu'aperçut-il, dans cette clarté, luttant bravement contre les flots en furie ? Un bateau, secoué comme une coquille de noix. Charmé par ce divertissement inattendu, il applaudit à ses efforts et l'encouragea de la voix, car, en dépit de sa taille, il avait conservé une âme d'enfant, apte à s'émerveiller et prompt à s'attendrir.

Ce fut alors qu'il remarqua les flammes vers lesquelles l'embarcation, au risque de s'éventrer, voguait cahin-caha. Cette vision l'attrista.

« Que faire ? » se dit-il.

Certes, il eût pu, d'une pichenette, dévier le cours de sa route. Tout est possible à un géant, n'est-ce pas ! Mais, n'étant pas à leur échelle, Gargan se refusait à intervenir d'une quelconque manière dans la vie des hommes. Les observer le divertissait, comme divertit l'enfant le va-et-vient des fourmis autour de la fourmilière. En revanche, toute ingérence de sa part eût été, selon lui, contraire aux lois sacrées de l'univers.

« Que dirions-nous si les étoiles se mêlaient de régler nos destinées ? » répétait-il souvent.

Hélas, dans le cas présent, respecter ce louable principe, c'était condamner les malheureux marins à sombrer corps et biens...

Gargan réfléchissait à ce cruel dilemme quand la nature vint à son secours, sous forme d'un besoin, ma foi, fort légitime. Il s'accroupit donc et se soulagea... sur les feux qui, aussitôt, s'éteignirent. À leur

place, dans le noir, se dressaient à présent de majestueux menhirs que l'on peut encore admirer de nos jours. Lors, tandis que le rafiôt, ayant perdu ses repères mortels, s'éloignait vers le large, notre bon géant regagna sa caverne, le ventre et le cœur légers.

Ceux qui, en revanche, n'apprécièrent guère la plaisanterie, ce furent les naufrageurs ! Je vous laisse augurer de leur déconvenue quand, au petit jour, ils vinrent récolter les fruits de leur forfaiture. Pas la moindre épave à l'horizon ! Et, en lieu et place des bûchers, d'énormes étrons, durs comme la pierre !

Que s'était-il donc passé ?

Les uns parlèrent de sabotage, d'autres de miracle, d'autres encore d'une arme secrète mise au point par les bourgs voisins, désireux de leur soustraire leurs proies. Bref, les suppositions les plus fantaisistes furent émises. Seule Thuata comprit le fin mot de l'histoire, car, étant elle-même une créature magique, elle connaissait ses semblables – même si, comme c'était le cas, elle ne les fréquentait point.

— Soyez rassurés, dit-elle à ses complices, cela ne se reproduira plus, je m'y engage !

Forte de cette promesse, elle se rendit à la caverne de Gargan et l'apostropha en ces termes :

— Tu n'as pas honte, gros balourd ? Fais tes saletés chez toi, pas sur mon territoire !

Elle était si jolie, les poings aux hanches, le nez froncé, les pommettes en feu et les yeux étincelants de colère, que le géant en tomba aussitôt amoureux. Posant sa main à terre, il l'invita à y monter puis, l'approchant de son visage, il lui dit doucement :

— Pourquoi tues-tu des innocents, petite ogresse ?

— Pour les manger ! répondit Thuata.

Et d'expliquer que, depuis l'origine du monde, les gens de son espèce se comportaient ainsi.

— La chair dont tu te nourris est forcément humaine ? s'enquit Gargan, troublé par son aveu.

— Oui : la viande des animaux me fait horreur !

— Et celle des géants ?

Cette question imprévue laissa Thuata sans voix.

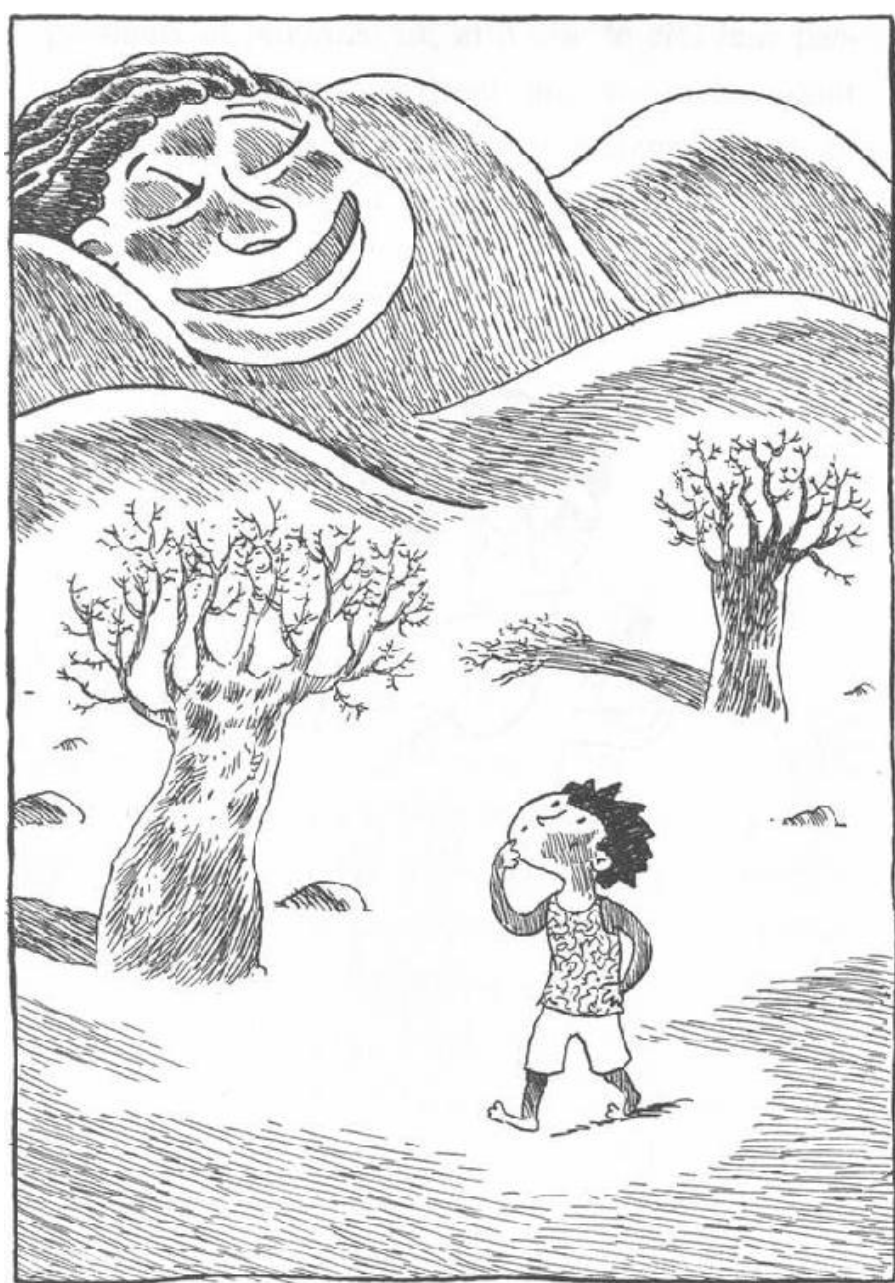
— J'ai, reprit Gargan, des petites peaux le long de mes ongles qui m'incommodent beaucoup. Des dents comme les tiennes pourraient me les retirer. Pourquoi n'essaies-tu pas ? Cela me rendrait service.

Saisie de vertige devant l'abondante provende si gracieusement offerte, la druidesse ne résista pas. Elle grignota les petites peaux et leur trouva tant de saveur qu'elle ne voulut plus d'autre nourriture. En échange, elle offrit son cœur au généreux donneur. Tout à leur amour, ils vécurent heureux durant de nombreux siècles – ces êtres ont une longévité supérieure à la nôtre – sans que jamais Thuata vînt à bout de

son géant et sans que celui-ci se lassât jamais d'elle.

Quant aux naufrageurs, n'ayant plus rien à craindre de la petite ogresse, ils redevinrent pêcheurs et paysans. Et, afin que le ciel leur pardonne leurs crimes, ils firent dire cent messes pour le repos de l'âme de ceux qu'ils avaient noyés – ce qui remplit gentiment l'escarcelle du curé !





VI

LE RÉVEIL DE MAMA ZIMBALA

DEPUIS QUAND N'AVAIT-IL PAS PLU, dans le village ? Des semaines ? Des mois ? Des années ? La sécheresse était telle que les hommes, comme les bêtes, en avaient oublié le goût de l'eau. Et ils n'étaient pas seuls : la terre, elle aussi, souffrait de la soif. Nulle végétation ne perçait plus sa croûte craquelée, et ceux qui avaient tenté d'y planter des légumes s'étaient en vain cassé les reins.

— Naguère, disaient les vieux, entre ces berges arides coulait une rivière. Les champs étaient fertiles, les arbres couverts de fruits. Mais depuis que Mama Zimbala s'est endormie, la famine règne...

Et Toukoutouk, l'enfant sans mère, de demander :

— Qui est donc Mama Zimbala ?

Les vieux hochaient la tête en montrant l'horizon.

— Regarde cette forme noire, au loin. Ce n'est pas une montagne ainsi qu'on pourrait le croire, mais une femme couchée. Une grande, très grande femme. Autrefois, elle répandait sur nous mille bienfaits. Lorsqu'elle pleurait, ses larmes formaient des sources, des ruisseaux, des cascades. Lorsqu'elle riait, les feuilles bourgeonnaient, les fleurs s'ouvraient, le mil sortait du sol. Et lorsque, dans nos bouches, coulait le lait de ses mamelles, nous chantions et dansions pour la remercier.

— Vous chantiez ? répétait Toukoutouk. Vous dansiez ?

Et cela l'emplissait d'étonnement, car jamais il n'avait entendu quelqu'un chanter, dans le village. Ni vu quelqu'un danser.

— Quand Mama Zimbala se réveillera-t-elle ?

Les vieux levaient les yeux au ciel.

— Peut-être dans cent ans. Ou peut-être jamais.

« Je ne veux pas attendre cent ans pour chanter et danser », se disait Toukoutouk.

Dans la moiteur de la nuit, il y pensait souvent.

« J'ai une voix, se disait-il encore, mais la soif l'a brisée. Si Mama Zimbala pleurait, ne serait-ce qu'une fois, je pourrais chanter, j'en suis

sûr ! »

Cette certitude le tenait éveillé jusqu'à l'aube.

« J'ai des jambes, se disait-il encore, mais la faim les rend lasses et tremblantes. Si Mama Zimbala riait, ne serait-ce qu'une fois, je pourrais danser, j'en suis sûr ! »

À force de tourner ces idées dans sa tête, il prit une décision : celle d'aller réveiller la grande femme endormie. Un matin, il fit donc ses adieux aux vieux de son village et partit en direction de ce qui, de loin, semblait une montagne.

Il marcha longtemps, sous un soleil de plomb. Sans boire ni manger. Avec juste ce chant tapi dans sa gorge, et ce désir de danse qui allégeait ses pas.

Ainsi parvint-il au terme du voyage.

De près, Mama Zimbala était bien plus impressionnante, encore, que de loin. Comme elle était allongée sur le flanc, sa tête, son épaule et sa hanche formaient trois collines rondes dont le sommet se perdait dans les nuages.

— Hou hou ! lui cria Toukoutouk à pleins poumons.

Mais son appel était trop faible pour interrompre le sommeil de la grande femme.

« Il faut que je m'approche de son oreille », décida-t-il.

Ce n'était pas une mince affaire, surtout pour quelqu'un qui n'avait ni mangé ni bu depuis fort longtemps. Qu'importe ! Ne pouvant se résoudre à échouer si près du but, l'enfant prit son courage à deux mains et grimpa.

Le premier jour, il atteignit sa cheville.

Le deuxième jour, son genou.

Le troisième jour, sa cuisse.

Le quatrième jour, son ventre.

Le cinquième jour, son sein.

Le sixième jour, son cou.

Et le septième jour, enfin, son oreille.

Lors, se penchant sur celle-ci comme sur un cratère de volcan, il hurla :

— Mama Zimbala, réveille-toi !

Mama Zimbala ne se réveilla pas. En revanche, elle bougea, et Toukoutouk, déséquilibré par son mouvement, tomba la tête la première dans le trou obscur.

Après une chute vertigineuse, il rebondit sur le tympan et repartit en sens inverse pour atterrir, tout étourdi, dans le pavillon de l'immense oreille.

Il n'était pas encore remis de ses émotions quand, brusquement, le ciel s'assombrit. Une énorme masse sombre se dirigeait vers lui, menaçant de l'écraser.

Elle le manqua de peu.

Cette masse était un doigt qui longuement gratta le conduit auditif. Toukoutouk en conclut que son incursion avait chatouillé Mama Zimbala au point de l'éveiller.

Cela faisait bien son affaire.

— Mama Zimbala ! hurla-t-il. Mama Zimbala !

— Qui m'appelle ? fit une voix plus profonde que la nuit.

— Moi ! cria Toukoutouk, en crapahutant le long de sa joue.

À tâtons, elle le cueillit entre le pouce et l'index, et le tint suspendu devant ses énormes yeux.

— D'où viens-tu, petit homme ?

— De ton oreille.

Les yeux de Mama Zimbala s'arrondirent.

— Tu es sorti de moi ? s'écria-t-elle. Mais alors, tu es mon fils !

Toukoutouk qui, n'ayant pas eu de mère, ignorait ce que ce mot signifiait, répondit oui, à tout hasard.

— Les dieux m'ont exaucée ! se réjouit la grande femme. Moi dont le corps était stérile, j'ai donné naissance à un fils.

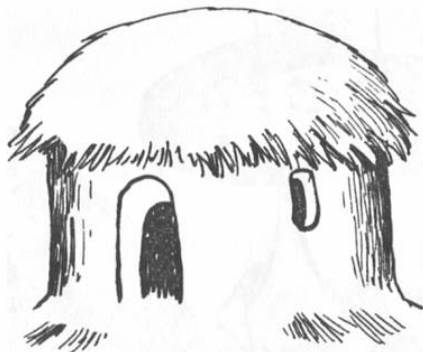
Et, de bonheur, elle pleura, ce qui créa des sources, des ruisseaux, des cascades qui abreuvèrent la terre.

— Sais-tu, enfant bien-aimé, pourquoi j'ai dormi si longtemps ? dit-elle encore. Je rêvais que j'étais mère et ne voulais point que ce rêve s'arrête. Mais à présent que tu es là, je veillerai nuit et jour, car je veux contempler chaque instant de ta vie.

Et, de joie, elle rit, ce qui fit bourgeonner les feuilles, s'ouvrir les fleurs, sortir le mil du sol.

— Oui, maman, répondit Toukoutouk, qui n'avait jamais prononcé ce nom et s'étonnait de sa douceur.

Alors, des mamelles de la grande femme se mit à couler le lait nourricier, et, dans le village, tous chantèrent et dansèrent. Tous... sauf Toukoutouk qui, épuisé par sa quête, s'était assoupi sur le vaste sein de sa mère.





VII

SMYRNA LA GOURMANDE

IL ÉTAIT UNE FOIS un fermier si avare qu'il déclarait à tout venant :

— Je voudrais me marier, mais ma future femme, en plus d'être belle, gentille et bonne ménagère – ce qui est bien le moins pour une épouse digne de ce nom – devra se contenter d'un seul repas par jour. Et ce repas se composera soit d'une sauterelle, soit d'un lézard, selon la saison.

— Voyez-vous ça, le vilain drôle ! se moquaient ses voisins. Il tuerait père et mère pour épargner un sou !

— Plus on est riche, plus on est chiche ! ajoutaient ses voisins.

Mais le fermier s'obstinait, car, malgré sa pingrerie, il souhaitait ardemment convoler.

Il fit tant et si bien qu'un jour, le bruit de sa quête vint aux oreilles du Diable. Ce dernier décida de lui jouer un bon tour.

Parmi les diablesses qui peuplaient l'enfer, il s'en trouvait une dotée d'un énorme appétit. Smyrna était son nom, et, une seule bouche ne suffisait pas à la rassasier, une seconde, bien plus grande, avait poussé au sommet de sa tête.

— Veux-tu vivre en un lieu où s'entassent les sacs d'orge, de blé et de sésame ? lui demanda-t-il.

À ces mots, la diablesse se pourlécha les babines.

— Il y a également, si je ne m'abuse, une porcherie, une bergerie et une étable bien garnies, poursuivit le Diable. Ainsi qu'une basse-cour emplie de poules, canards, pintades et dindons.

— Où se trouve cette corne d'abondance, que je m'y rende sur-le-champ ? s'écria la diablesse.

C'est ainsi que l'on vit arriver à la ferme une brunette fort accorte, qui, ayant salué le fermier, lui dit tout de go :

— Je suis gentille, bonne ménagère, et je cherche un mari.

— Que manges-tu ? s'enquit le fermier, lorgnant sur ses rondeurs, ma foi, bien attrayantes.

— Une sauterelle ou un lézard par jour, selon la saison.

Il n'en fallait pas plus pour que le grigou tombât sous son charme. Il

l'épousa donc, et put constater qu'elle tenait parole : tandis qu'il dégustait les succulents repas qu'elle lui préparait, elle se contentait – et sans récriminer ! – de la sauterelle ou du lézard promis.

Le premier bœuf disparut une semaine après leurs noces. Lorsqu'il s'en aperçut, le fermier, qui s'était absenté pour aller au marché, courut trouver sa femme.

— Où est mon bœuf ? dit-il.

Smyrna fondit en larmes.

— Un tigre est venu et l'a emporté. J'ai risqué ma vie pour le lui reprendre, mais que peut une faible femme contre un fauve affamé ?

Elle semblait si chagrine que son mari, en dépit de sa propre contrariété, la consola.

Le lendemain, ce fut un sac de blé qui manqua.

— Ce sont les rats, assura Smyrna en pleurant à chaudes larmes. Notre grange en est infestée.

— Il nous faudrait des chats, admit le fermier. J'emprunterai ceux du voisin.

Deux jours plus tard, trois poulets, quatre dindons et une douzaine d'œufs disparurent à leur tour. L'on accusa les chats qu'on renvoya chez eux. Puis ce furent des veaux, des cochons, des brebis. La fermière, de plus en plus désolée, incriminait le loup, le renard, les voleurs, en se tordant les mains. Et le fermier de s'avouer en lui-même que le mariage ne lui réussissait guère.

« Depuis que j'ai trouvé chaussure à mon pied, il ne se passe pas un jour sans que je perde une partie de mes biens, déplorait-il. Si le bonheur conjugal est à ce prix, j'aurais mieux fait de rester célibataire ! »

Cependant, en dépit de ces désagréments – et parce que la mâtine savait y faire ! –, son amour pour Smyrna ne s'amoindriait pas.

Quand se mit-il à la suspecter ? Lui-même n'aurait su le dire. Cela vint progressivement. Une pensée que, tout d'abord, il repoussa avec horreur, mais qui peu à peu s'imposa à lui jusqu'à l'obsession.

Obsession d'autant plus grande que, bientôt, il n'y eut plus une seule vache dans l'étable, un seul mouton dans la bergerie, un seul cochon dans la porcherie, une seule volaille dans la basse-cour. Quant à la grange, il y avait belle lurette qu'elle était vide !

Bref, tout son patrimoine avait fondu comme neige au soleil, hormis une vieille jument qui paissait dans la cour.

« J'en aurai le cœur net ! » se dit un jour notre homme.

Il feignit de partir comme chaque matin, mais revint sur ses pas et se cacha dans la soupente. Entre les lames du plancher, disjointes par endroits, il pouvait observer les allées et venues de sa femme sans que celle-ci se doutât de sa présence.

Ce qu'il vit lui fit l'effet d'un cauchemar.

À peine seule, Smyrna ôta sa coiffe. Parmi ses mèches brunes s'ouvrait une bouche affreuse, pourvue d'une double langue et de plus de cent dents. Et de cette bouche sortait une voix d'outre-tombe qui répétait sans cesse :

— Manger ! Manger ! Je veux manger !

L'instant d'après, elle engloutissait la jument. Et le fermier put entendre, sous les longs cheveux noirs de sa jolie épouse, craquer les os de la bête.

Il ne put retenir un cri qui le trahit. Levant les yeux, Smyrna l'aperçut.

— Que fais-tu là ? dit-elle.

Et lui de bredouiller :

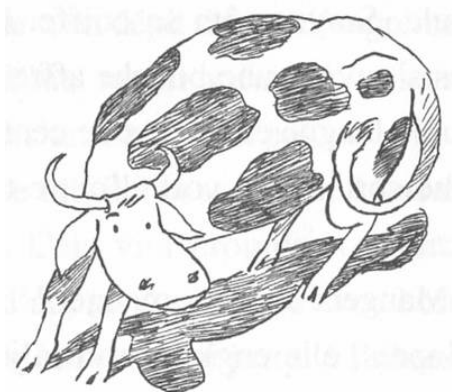
— Ainsi, c'était donc toi...

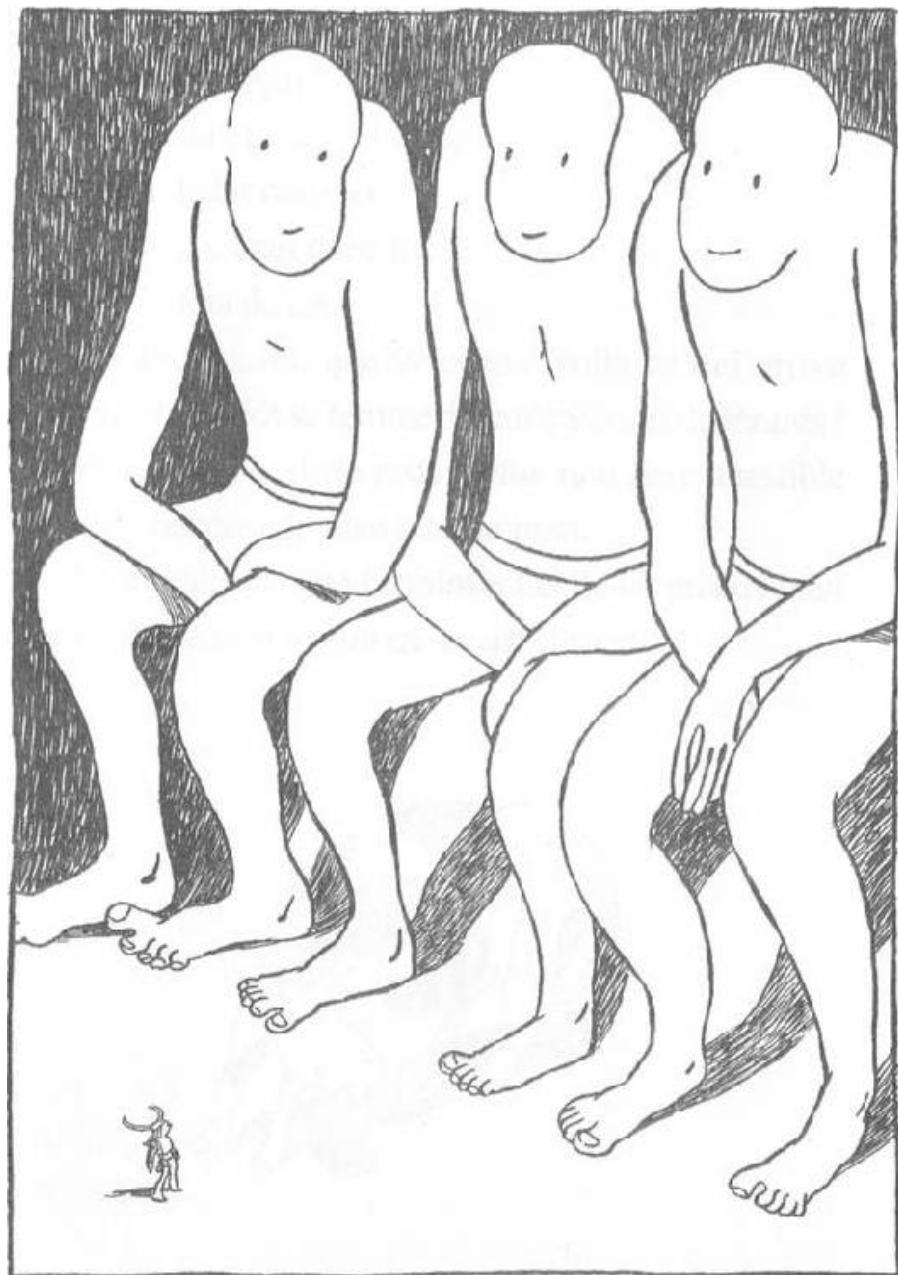
Elle éclata de rire :

— J'avais faim, que veux-tu ! Voilà ce qui arrive quand on nourrit sa femme de sauterelles et de lézards !

Puis, comme il ne restait plus rien de comestible dans la ferme, elle mangea son mari.

La morale de cette histoire est celle-ci : mieux vaut être généreux et vivant qu'avare et mort !





VIII

COMMENT LE DIEU THOR APPRIT L'HUMILITÉ

CETTE HISTOIRE SE PASSAIT il y a si longtemps que, si les Anciens n'avaient pris soin de la relater dans leur Grand Livre, elle ne serait jamais parvenue jusqu'à nous.

À cette époque, le dieu Thor(6), au sortir de l'adolescence, courait le vaste monde pour en recueillir les multiples enseignements. Un soir, après avoir cheminé par monts et vallées, il parvint devant un château si grand que son sommet touchait au firmament.

Avisant une femme qui glanait dans les champs, il la héla :

— Bonne dame, qui donc demeure ici ?

— Le roi Utgard.

— Est-il accueillant ?

Dessous son fichu noir, la femme lui décocha un regard farouche.

— Certes, non ! Passe ton chemin, étranger ! Mieux vaut pour toi dormir sur le bord de la route, exposé aux fauves et aux intempéries, plutôt que de faire halte en cette forteresse !

— Pour quelle raison ?

— Utgard s'est entouré de géants invulnérables qui font trembler le pays !

L'ayant remerciée pour ses bons conseils, Thor s'empressa de frapper à la porte du château.

— Va prévenir ton maître qu'un voyageur fourbu demande asile, dit-il au domestique qui lui ouvrit.

Le domestique obéit et, quelques instants plus tard, revint accompagné d'un homme à barbe blanche.

— Je suis le roi Utgard, se présenta celui-ci. Entre et restaure-toi, étranger, mais aussitôt après, il te faudra partir.

— Pour quelle raison ?

— Nul ne peut séjourner chez moi s'il n'a été, auparavant, soumis aux quatre épreuves initiatiques. Or, tu me sembles trop jeune pour les supporter.

— Je suis peut-être jeune mais j'ai l'âme d'un dieu ! rétorqua Thor, piqué au vif.

Le roi Utgard sourit.

— Je le sais, je t'avais reconnu à ta beauté. Néanmoins, la loi de ce palais est la même pour tous, qu'ils soient dieux, démons ou simples mortels.

— Je m'y plierai, assura Thor. Que dois-je faire ? Tout en parlant, ils pénétrèrent dans une vaste salle tapissée de chevelures humaines. Le long de la muraille, sur des sièges de fer, étaient assis trois géants, si immobiles que l'on eût pu les prendre pour des statues. D'un ample mouvement, Utgard les désigna.

— Il faut les vaincre, répondit-il.

— En combat singulier ?

Bien qu'il eût parlé avec fermeté, la voix du jeune dieu trahit son inquiétude. Pour toute réponse, Utgard s'enquit :

— Tu as faim, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, manger sera ta première épreuve.

Il fit un signe au plus grand des géants.

— Luga, va chercher de la nourriture !

Le géant alla quérir deux immenses bassines contenant chacune les abats fumants – et crus ! – de cinquante porcs. À cette vue, Thor, tout affamé qu'il fût, ne put réprimer un mouvement de recul.

— Qu'attends-tu de moi, Utgard ? demanda-t-il, craignant de comprendre.

— Que tu te mesures à Luga, dit le roi. Le premier de vous deux qui aura terminé sa portion sans en laisser une miette sera déclaré vainqueur !

Il leva la main, et aussitôt, plongeant la tête entière dans la tripaille gluante, le géant se mit à bâfrer.

Surmontant sa nausée, Thor l'imita, mais, en dépit de ses efforts, il ne put venir à bout de l'infecte mixture. Il dut donc s'avouer vaincu, d'autant que Luga n'avait guère mis plus de cinq minutes à tout ingurgiter, le récipient compris.

— Pour un dieu, tu n'es guère brillant ! remarqua Utgard, une moue dédaigneuse aux lèvres. As-tu soif, après ce festin ?

— Oui.

— Alors, boire sera ta deuxième épreuve.

Il fit un signe au géant de taille moyenne.

— Huga, va chercher de la boisson !

Le géant alla quérir deux immenses tonneaux pleins d'un liquide malodorant et trouble. À cette vue, Thor, tout assoiffé qu'il fût, ne put réprimer un mouvement de recul.

— Qu'attends-tu de moi, Utgard ? demanda-t-il, craignant de

comprendre.

— Que tu trinques avec Huga, dit le roi. Le premier de vous deux qui aura terminé sa rasade sans en laisser une goutte sera déclaré vainqueur !

Il leva la main, et aussitôt, portant la barrique à ses lèvres, le géant en avala le contenu comme s'il se fût agi d'un simple verre d'eau.

Thor s'empressa de l'imiter, mais, en dépit de ses efforts, il ne put venir à bout de l'infâme breuvage : une quinte de toux le saisit qui lui fit tout recracher.

— De pire en pire, grogna Utgard. Tentons l'épreuve suivante.

Il fit un signe au plus petit géant.

— Approche, Muga.

Puis, se tournant vers Thor :

— As-tu envie de te dégourdir les jambes ?

— Oui.

— Alors, bats-le à la course.

— Voilà qui me sied plus que le boire et le manger ! se réjouit le jeune dieu, dont la rapidité était proverbiale.

Il déchantait vite, car à peine le roi avait-il donné le signal du départ que le géant, déjà, atteignait l'horizon. Sans se décourager, Thor rassembla ses forces et courut à sa suite – ou plutôt vola, car ses pieds paraissaient ne pas toucher le sol. Mais il n'avait pas fait cent mètres que Muga, déjà, revenait par l'autre côté, après avoir effectué le tour de la terre.

Honteux et confus, Thor rejoignit son hôte qui l'accueillit d'un méprisant :

— Bel exploit, par ma barbe !

Puis, sous les rires des géants, il ajouta :

— Qui puis-je donc opposer à pareil freluquet ? Ma nourrice ?

Aussitôt apparut une petite vieille, frêle et voûtée, qui semblait se mouvoir avec difficulté.

À cette vue, Thor ne put réprimer un mouvement de recul.

— Qu'attends-tu de moi, Utgard ? demanda-t-il, craignant de comprendre.

— Que tu luttas avec elle.

— Roi, te moques-tu de moi ?

Pour toute réponse, Utgard fit un signe à la vieille qui se jeta sur son adversaire. L'instant d'après, bien qu'il eût déployé toute son énergie – qui était grande ! –, ce dernier gisait au sol, en fort piteux état.

Le cœur plein d'amertume, il se releva et dit :

— Tu as raison, Utgard : je ne suis pas digne de séjourner chez toi.

Mais comme il se dirigeait, tête basse, vers la porte, le roi le rattrapa et, posant une main bienveillante sur son épaule, s'exclama :

— Console-toi, ardent guerrier, tes défaites n'en sont pas ! Tu as, au

contraire, fait preuve d'une vaillance admirable !

— Pourquoi me tourmentes-tu ? se rebiffa Thor, croyant à une nouvelle raillerie. N'ai-je pas été assez humilié à ton goût ? Faut-il, pour te satisfaire, que je rampe à tes pieds comme un ver de terre ?

Plein d'une rage froide, il s'apprêtait à joindre le geste à la parole quand Utgard, le relevant prestement, poursuivit :

— Sais-tu qui tu as affronté ?

— Des êtres invincibles.

— Et pour cause ! Luga n'est autre que le Temps. Rien ni personne n'échappe à son insatiable appétit. Il a englouti plus d'êtres et de civilisations qu'on n'en peut concevoir. Ce défi était perdu d'avance, pourtant, tu l'as relevé, et n'as, je te l'assure, nullement démerité !

— Et Huga ?

— Huga est le Soleil dont la langue ardente fait s'évaporer sources, ruisseaux et rivières. Il assèche la terre, transforme les champs fertiles en déserts et décime les populations entières en les privant de l'eau vitale. Contre lui non plus, tout divin que tu sois, tu n'étais pas de taille ! Cependant, tu l'as vaillamment combattu !

— Et Muga ?

— Muga est la Pensée, dont la rapidité n'a pas d'égale, car, étant d'une essence immatérielle, elle n'est point soumise aux lois de la Nature. Dès lors, nul obstacle ne peut l'arrêter. Que pouvais-tu contre elle ?

— Et ta nourrice ?

— C'est la Mort.

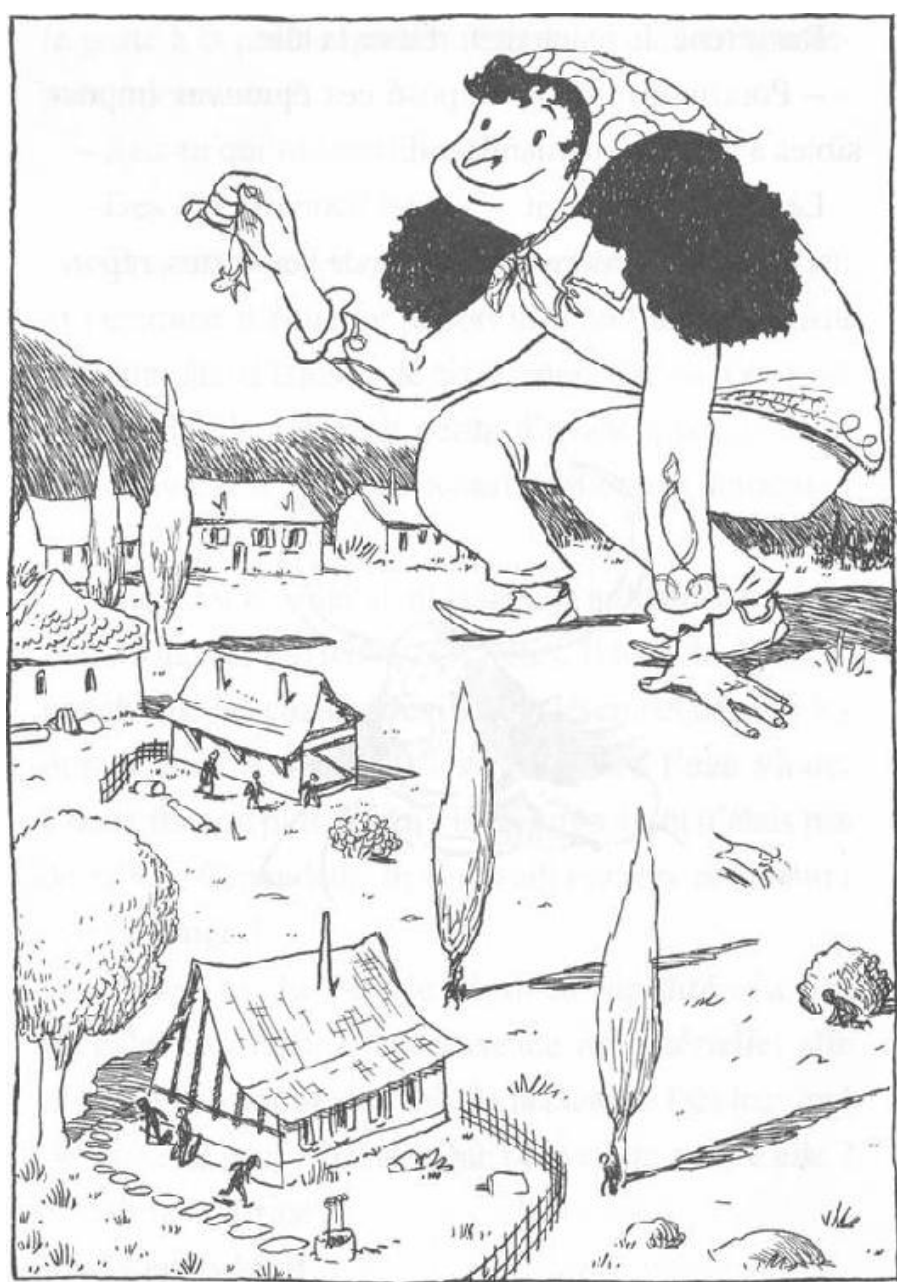
Rasséréné, le jeune dieu releva la tête.

— Pourquoi m'avoir imposé ces épreuves impossibles à gagner ? demanda-t-il.

Le roi Utgard sourit.

— Pour t'apprendre la plus grande des vertus, répondit-il. L'humilité.





IX

HALADJIANISKAÏA

UN JOUR, UNE PETITE FILLE nommée Haladjianiskaïa, trompant la vigilance de ses parents, quitta le pays des géants pour s'en aller, cahin-caha, vers celui des personnes ordinaires. Elle n'eut pas à marcher longtemps car elle était si grande qu'à chacun de ses pas, elle parcourait sept lieues. De plus, elle enjambait montagnes, forêts et océans aussi facilement que s'il se fût agi de fourmilières, de touffes d'herbe ou de flaques d'eau.

Ainsi atteignit-elle, au coucher du soleil, un village où vivaient des gens comme vous et moi.

Jugez de la panique que provoqua son arrivée ! D'abord, les villageois n'en crurent pas leurs yeux. Cet être gigantesque, surgi on ne sait d'où et qui piétinait tout sur son passage, leur fit l'effet d'une hallucination. Mais sitôt qu'ils comprirent que ce n'en était pas une, une sainte frousse s'empara d'eux et ils s'enfuirent dans toutes les directions.

Bref, pour une belle pagaille, ce fut une belle pagaille !

La chose amusa beaucoup Haladjianiskaïa. Elle rit, et son rire sonna comme le tonnerre dans le ciel pourpre. Puis elle se pencha, ramassant une pleine poignée de ces fuyards pas plus gros que des poux qui couraient en désordre. Après les avoir longuement examinés et s'être divertie de leurs gesticulations, de leurs mimiques et de leurs cris, elle décida de les ranger – car sa mère exigeait qu'elle gardât toujours ses joujoux bien en ordre. Soulevant le toit d'une maison comme s'il s'agissait d'une simple boîte, elle les y jeta, puis remit le couvercle avant de s'en aller.

Il y eut de nombreux morts, des blessés par dizaines. Tandis que les valides aidaient les plus atteints, des secours extérieurs s'organisèrent. Il fallut abattre une partie du mur pour dégager les survivants. L'on soigna ceux qui étaient soignables, l'on enterra chrétiennement les autres, et la petite fille venue on ne sait d'où fut taxée de « fléau ».

Pendant ce temps, Haladjianiskaïa, inconsciente des drames qu'elle avait provoqués, jouait avec les animaux d'une ferme voisine.

Les vaches, surtout, lui plaisaient. Elle en choisit trois, les mit dans sa paume et, d'un doigt délicat, les renversa sur le dos pour voir s'agiter leurs petites pattes. Ce spectacle l'enchantait jusqu'à ce qu'un troupeau de moutons, semblables à des flocons de neige, attire son attention. Posant les vaches sur le clocher, elle s'en alla quérir ce nouveau divertissement.

— Au secours ! hurlait le berger en la voyant saisir, par poignées entières, ses bêtes affolées.

Et les moutons de bêler à l'unisson. Et les vaches de meugler, perchées au-dessus du vide. Et le fermier de s'arracher les cheveux en se demandant comment diantre les faire descendre. Et les veuves éplorées de pleurer leurs maris, les mères leurs fils, les frères leurs sœurs, les fiancés leurs fiancées – car il n'était foyer qui ne fût en deuil. Et le curé de bénir les tombes en marmonnant des patenôtres(7).

Tout cela produisait une telle cacophonie qu'Haladjianiskaïa se boucha les oreilles.

— Taisez-vous ! ordonna-t-elle. Le premier que j'entends aura la fessée !

Lors, ce fut le silence. Un silence plein de larmes et de cris intérieurs. Le silence de la peur. Le silence de la mort.

Bientôt, dans ce silence, la petite fille s'endormit, la tête sur une colline en guise d'oreiller.

Aussitôt, le village entier se réunit et, à voix basse, chercha une parade. Les uns préconisèrent d'abattre la géante au fusil, les autres de la brûler, d'autres encore de la faire tomber dans un piège dont elle ne pût jamais sortir. Toutes ces suggestions furent soigneusement notées, puis l'on se prépara à les mettre en pratique.

Les meilleurs chasseurs furent recrutés.

L'on dressa un bûcher énorme, sur la place.

Et plus de cent hommes, armés de pelles, de bêches et de râdeaux, creusèrent un véritable ravin qu'ils couvrirent de branchages, ainsi qu'on le fait pour capturer les loups – mais en plus grand.

Quand, aux premières lueurs du jour, Haladjianiskaïa se réveilla, tous s'affairaient à la détruire.

Elle commença par réclamer son petit déjeuner. Puis, comme personne ne bronchait, elle se mit à pleurer. Ses larmes menaçant d'inonder le village, le boulanger se mit à l'ouvrage. Il prépara mille pains dont elle ne fit qu'une bouchée. Pendant ce temps, le fermier trayait ses vaches – hormis celles du clocher que la peur avait asséchées –, le berger trayait ses brebis, le chevrier trayait ses chèvres et le mulétier trayait ses mules. Ils remplirent un abreuvoir de lait dont Haladjianiskaïa ne fit qu'une gorgée. Ensuite, comme elle avait encore faim, le maraîcher cueillit tous les fruits de ses arbres afin de mitonner une énorme compote qu'elle avala d'un trait.

Suivirent les jambons, les sacs de légumes secs, les réserves de patates et de topinambours que tout un chacun monta de sa cave ou descendit de son grenier, de sorte que bientôt, il ne resta plus rien à manger dans le village. Dès lors, les villageois, non contents d'être malmenés, écrasés, blessés, dépossédés de leurs bêtes et privés de leurs maisons, connurent la disette.

Cependant, les chasseurs avaient profité de ce laps de temps pour rassembler leurs munitions, armer leurs fusils et se réunir en peloton serré.

— Feu ! cria l'un d'eux, qui avait été soldat dans sa jeunesse.

Un tir nourri mitraille la petite fille qui, aussitôt, se gratta la jambe.

— Il y a des moustiques, ici ! se plaignit-elle.

Puis elle reprit, comme si de rien n'était, ses occupations.

Le bûcher, quant à lui, jetait des flammes tous azimuts, menaçant d'incendier les maisons riveraines. Ses lueurs enchantèrent Haladjianiskaïa qui s'en approcha en battant des mains.

— Oh ! Un gâteau d'anniversaire !

L'ayant soufflé comme on souffle une bougie, elle fut fort déçue de n'y trouver ni crème ni chocolat, mais juste de la cendre et des copeaux de bois.

— Qu'à cela ne tienne ! dirent les villageois. Il nous reste le piège !

Et de l'attirer vers ce dernier en lui disant :

— Ton gâteau est là, va donc le chercher !

Elle y alla, trébucha dans le trou – qui, bien que gigantesque, suffisait à peine à contenir son pied – et s'étala de tout son long sur le village qu'elle écrabouilla entièrement.

Les survivants de cette nouvelle catastrophe, ayant perdu courage, s'apprêtaient à succomber au froid, à la faim et à Dieu sait quoi de pire encore, quand un petit garçon déclara :

— Moi, je vais la chasser !

Se plantant face à la géante, il lui cria :

— Va-t'en !

Haladjianiskaïa eut l'air étonnée.

— Pourquoi ? Je m'amuse bien, ici !

— Va-t'en ! répéta le petit garçon. On ne veut pas de toi ! On ne t'aime pas !

Haladjianiskaïa eut l'air dépitée.

— Pourquoi ? insista-t-elle.

— Parce que tu es méchante !

Sur les traits de la petite fille, l'indignation remplaça la tristesse.

— Méchant toi-même ! rétorqua-t-elle. Puisque c'est ainsi, je m'en vais, na !

Et, tournant dignement les talons, elle s'en retourna d'où elle était venue, là où tout le monde la trouvait gentille.





X

L'HOMME HEUREUX

IL y avait, dans la ville de Tripoli, un tisserand nommé Abdul qui souriait du matin au soir. Sa vie, affirmait-il, était plus douce que la liqueur de rose. Il possédait une belle femme, des enfants bien portants, de nombreux amis. Ses voisins le saluaient avec courtoisie, ses clients appréciaient son travail, bref, de quelque côté qu'il tournât ses regards, il n'apercevait que des visages amicaux.

Un jour, comme il tissait en fredonnant gaiement, vint à passer une fée. Attirée par son chant, elle entra dans sa boutique et demanda :

— Brave homme, quel est ton secret ?

— Je n'en ai point, répondit Abdul. Mon existence me plaît, c'est tout.

— Mais tu es pauvre !

— Ce que je gagne suffit à nourrir ma famille, qu'ai-je besoin de plus ?

— Tu n'es pas jeune.

— Certes, mais je l'ai été et j'en ai bien joui. À présent je jouis de ma vieillesse. Chaque âge a ses attraits !

— Tu n'es pas beau.

— Qu'importe puisque ma femme m'aime comme je suis.

Ces réponses pleines de sagesse plurent à la fée.

— Voilà une attitude en tout point admirable ! s'écria-t-elle. Il y a tant de personnes plus fortunées que toi qui se plaignent sans cesse ! Pour te récompenser, je t'accorde trois vœux.

Abdul se mit à rire.

— Que pourrais-je souhaiter que je ne possède déjà ?

— Tu n'as vraiment aucun désir ? s'étonna la fée.

Ayant réfléchi, Abdul répondit :

— Si, j'en ai un qui me poursuit depuis l'enfance : celui d'être aussi petit qu'une souris afin d'entendre ce qui se dit de moi derrière mon dos.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il rétrécit jusqu'à avoir la taille d'une souris.

Au même instant, la porte s'ouvrit et un client entra. Surpris de ne pas le trouver devant son métier, il ronchonna :

— Où est passé ce fainéant de tisserand ?

Il héla le boucher, qui débitait sa viande dans l'échoppe voisine :

— Salaam(8), Béchir ! Sais-tu où est Abdul ?

— Va voir à la taverne, répondit le boucher. Je le soupçonne de boire en cachette.

— C'est sûrement pour cela qu'il est toujours joyeux ! ajouta la bouchère.

Le client se rendit à la taverne sans se douter que, durant sa conversation, celui qu'il cherchait s'était caché dans un repli de son sarouel(9).

— Salaam, Mounir ! cria-t-il au tavernier. Sais-tu où est Abdul ?

— Non, répondit l'interpellé. Cet avare n'a jamais dépensé une piastre dans mon établissement ! Va donc voir chez lui !

Le client suivit aussitôt ce conseil. Apercevant la femme d'Abdul qui mettait à sécher le linge sur son balcon, il lui cria :

— Salaam, Aïcha ! Je cherche ton mari.

— Il est dans sa boutique.

— J'en viens ; il n'y a personne.

À ces mots, Aïcha entra dans une grande colère.

— Mais alors, il me ment ! s'exclama-t-elle. Le gredin ! Je suis sûre qu'il est avec une femme !

— Je m'en doutais, approuva la voisine qui avait tout entendu. Ce n'est pas normal d'être toujours content. Il y a forcément une cause, et à son âge, ce ne peut être que le démon de midi !

Sur ces entrefaites, la fille d'Abdul rentra du souk. Apercevant sa mère en larmes, elle lui en demanda la cause.

— Ton père me trompe, répondit Aïcha.

— Par Allah, ce n'est pas possible, s'esclaffa la jeune fille. Il est si laid qu'aucune femme n'en voudrait !

— Sauf s'il la paie, intervint son frère qui l'accompagnait. N'avez-vous pas remarqué qu'il ramène de moins en moins d'argent à la maison ? Il doit le dilapider avec les charmoutas(10) !

— Cela ne m'étonne pas de lui, acquiesça la voisine. Je lui ai toujours trouvé l'air sournois !

Et Aïcha de conclure :

— Que le diable l'emporte et m'en débarrasse ! Comme le disait ma mère : mieux vaut être veuve que mal mariée !

Abdul en avait assez entendu.

Hors de lui, il sauta de sa cachette, courut dans une rue voisine et appela la fée. Celle-ci apparut aussitôt.

— Que désires-tu, brave homme ?

— Devenir un géant pour écraser tous ces cafards sous mon talon !

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il grandit jusqu'à avoir la taille d'un géant.

En quelques enjambées, il gagna sa maison. Et là, s'adressant à sa femme :

— Ainsi, maraude, tu voudrais être veuve ? tonna-t-il.

Devant ce gigantesque mari qui la toisait d'un œil sévère, Aïcha, épouvantée, tomba à genoux.

— Pitié, mon homme, implora-t-elle. Je ne pensais pas un mot de ce que j'ai dit !

— Tu ne me crois donc pas infidèle ?

— Oh, non ! D'ailleurs, si c'était le cas, j'en serais la première fautive. Trop souvent, je me refuse à toi sous le fallacieux prétexte que tu es vieux et sans charme. Puis-je te reprocher de te procurer ailleurs ce dont, égoïstement, je te prive ?

La laissant à son repentir, Abdul se tourna vers sa fille :

— Tu me trouves laid ?

La jeune fille blêmit.

— Oh, non ! s'écria-t-elle en tremblant de tous ses membres. Tu as bien quelques rides, mais une telle bonté émane de ta personne que tu rayannes comme le soleil !

— Ce n'est pas l'avis de ton frère : il prétend que je vous prive du nécessaire !

À son tour, ce dernier fit amende honorable :

— Non, père, tu es généreux ! La semaine dernière, tu m'as acheté de nouvelles babouches, et celle d'avant, un gilet brodé !

Tandis qu'il parlait, la voisine, prudente, s'était retirée sur la pointe des pieds. Le géant l'arrêta à la seconde précise où elle se glissait dans sa maison.

— Femme, réponds-moi sincèrement : suis-je sournois ?

— Pas plus que les autres hommes, et même plutôt moins !

Le client, quant à lui, filait à toutes jambes vers son propre domicile. Abdul le rattrapa par la peau du cou.

— Je suis fainéant, dis-tu ?

— Point du tout ! Tu es, au contraire, travailleur, soigneux, rapide, consciencieux, et tes tapis sont les plus beaux de la région !

Le géant, ensuite, s'en fut à la taverne.

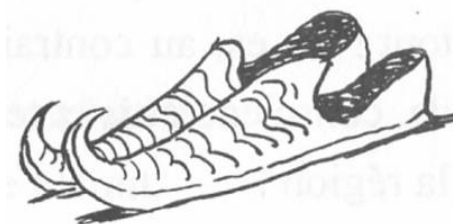
— Il paraît que je suis avare ?

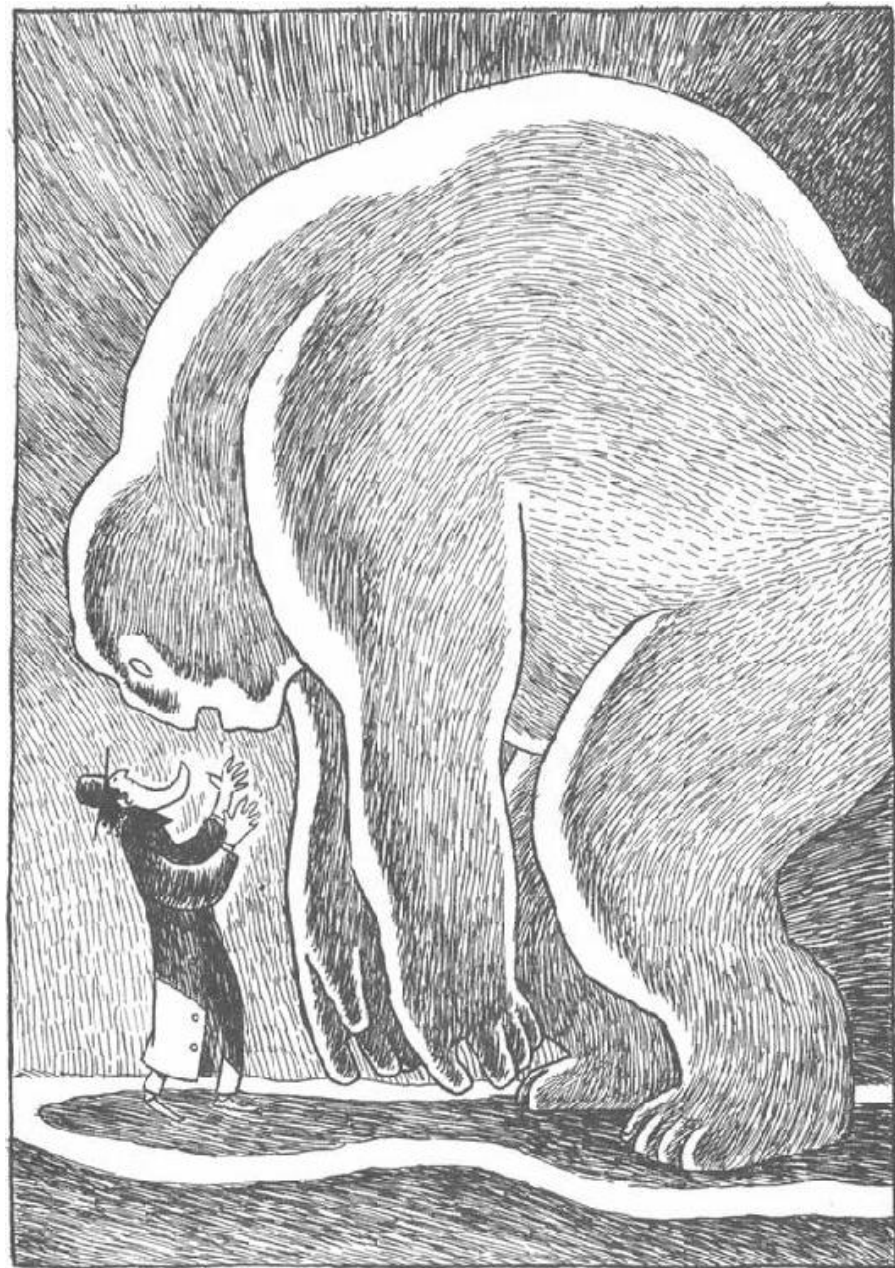
— Non, tu es tempérant ! assura le tavernier. Je le répétais encore ce matin au boucher – qui est, en confidence, un fameux ivrogne ! – : « Abdul est la crème des hommes ! » Qu'Allah me foudroie sur place si je mens !

Après avoir, de la sorte, fait taire les médisants, le tisserand rentra dans sa boutique. La fée l'y attendait.

— Je veux que tout redevienne comme avant, lui dit-il.

Ainsi Abdul retrouva-t-il sa taille, sa vie et son travail. Mais il ne chanta plus jamais. Car, ayant découvert, en une même journée, la malveillance et la lâcheté humaines, il avait perdu son bien le plus précieux : l'insouciance.





XI

LE GOLEM

C'ÉTAIT EN L'AN DE GRÂCE 1612. Le roi Rodolphe II, surnommé « le Catholique », régnait sur la Bohême, et, au nom de sa religion, persécutait les Juifs. Il ne se passait pas un jour sans qu'il n'envoie la troupe dans le ghetto de Prague où, pour la moindre brouille, l'on était arrêté et jeté en prison.

— Ces gens, affirmait-il à tout propos, sont avides de sang. Après avoir, jadis, versé celui du Christ, ils veulent répandre le nôtre. Si nous n'y prenons garde, ils nous égorgeront tous !

Ainsi justifiait-il les mauvais traitements dont était victime la paisible communauté.

Un homme déplorait cet état de fait et ne manquait pas de le clamer sur les toits : Reb Eliezer, un banquier juif que sa fortune préservait des exactions royales. On le disait charitable, et cette réputation n'était pas usurpée : tous ceux qui frappaient à sa porte, qu'ils fussent mendiants, veuves, orphelins ou simples vagabonds, étaient accueillis, consolés, nourris, et repartaient nantis d'un petit pécule. En outre, il était d'une probité sans faille, ce qui, nous l'allons voir, faillit causer sa perte.

Parmi les clients de cet être d'élite se trouvait le comte Jan Bratilowski. Joueur invétéré, ayant dilapidé ses immenses richesses dans les tripots de la ville, il avait souvent recours à des emprunts pour éponger ses dettes.

Le jour où débute cette histoire, c'était justement le cas.

— Il me faut d'urgence cent mille ducats ! disait-il au banquier.

Ce dernier consulta ses livres de comptes.

— Je ne puis vous prêter cet argent, répondit-il. Vous me devez déjà une somme considérable !

— Qu'à cela ne tienne ! Je vous rembourserai sous peu !

— Avec quoi ? Vous n'avez plus rien !

Jan Bratilowski réfléchit un instant, puis un veule sourire éclaira son visage.

— Il me reste les bijoux de ma défunte femme.

— Vous savez bien qu'ils ne vous appartiennent pas, rétorqua sèverement Reb Eliezer. Elle les a légués à votre fille, Hanska.

— Hanska n'a que quinze ans, elle me les donnera !

— Sa mère le lui a interdit sur son lit de mort.

— Et si son père le lui ordonne ?

C'était plus que n'en pouvait supporter le probe banquier.

— L'obliger à trahir les dernières volontés d'une morte ? s'exclama-t-il, en se levant pour marquer la fin de l'entretien. Vous n'y pensez pas, mon cher comte ! Un tel péché crierait vengeance au ciel ! Non, croyez-moi, cessez de jouer, prenez la charge d'ambassadeur que vous propose le roi, et rangez-vous ! En ce qui me concerne, vous n'aurez plus un sou !

Bratilowski, furieux, jura de se venger. Il tint parole. Le soir même, alors que le banquier faisait cuire les matzots(11) – car nous étions à l'avant-veille de la pâque juive –, la garde royale débarqua chez lui pour l'emmener, menottes aux poings. Et comme il demandait de quoi on l'accusait :

— Du meurtre de la petite Hanska Bratilowski, lui répondit le juge. En conséquence, vous serez pendu demain à l'aube.

Le malheureux eut beau protester de son innocence, rien n'y fit : le comte affirmait, sous la foi du serment, avoir vu le cadavre de sa fille chez lui. Il prétendait même – infamie suprême ! – que son sang avait servi de levure aux matzots !

— C'est sa parole contre la vôtre, conclut le juge. Or, on sait ce que vaut la parole d'un Juif !

Reb Eliezer, atterré par ce coup du sort, baissa la tête, résigné à mourir dans la crainte de Dieu.

La communauté juive, elle, ne se résignait pas, bien au contraire ! La colère et la peur gondaient dans le ghetto !

— Quelle injustice ! pestaient les uns. Un homme si bon !

— Si notre bienfaiteur disparaît, que deviendrons-nous ? se lamentaient les autres.

Ils en référèrent donc à leur rabbin, Rabbi Loeb, afin qu'il prie pour que la justice triomphe du mensonge.

Rabbi Loeb pria, en effet. Et avec tant de ferveur qu'un ange lui apparut.

— Va au bord de la rivière, lui ordonna ce dernier. Ramasse de l'argile et, comme le fit Jéhovah pour créer le père Adam, modèles-y un homme. Ce sera le défenseur des tiens, et plus il sera grand, mieux il vous protégera.

— Comment un être inerte pourrait-il nous défendre ? s'étonna le rabbin.

— Il ne le sera pas, car tu l'animeras.

— De quelle façon ?

— En inscrivant EMETH sur son front ; ce mot, qui signifie « vie », est également le nom secret de Dieu.

Ainsi naquit le golem.

Conformément aux directives de l'ange, Rabbi Loeb avait fabriqué un homme immense. Une sorte de géant de terre et d'eau, aux proportions maladroitement mais puissantes, dont la face, vaguement ébauchée, portait, en guise de traits, les cinq lettres du mot sacré.

— Va, lui dit le rabbin sitôt qu'il put bouger. Et ramène-nous la petite Hanska, morte ou vive !

Aussitôt, le golem s'éloigna de sa démarche pesante. Une demi-heure plus tard, il réapparissait, portant entre ses bras la jeune fille bien vivante.

Dès qu'il les aperçut, le rabbin courut à leur rencontre.

— Vite, à la potence ! Fasse le ciel que nous arrivions à temps !

Déjà, le bourreau passait la corde au cou du condamné.

L'arrivée d'Hanska suspendit l'exécution. Interrogée par le juge, la jeune fille expliqua que le comte Bratilowski, après lui avoir pris les bijoux de sa mère, l'avait enfermée dans les caves du château afin qu'elle ne pût aller le dénoncer.

— J'aurais fini mes jours dans ce cachot si cette créature ne m'avait délivrée ! acheva-t-elle en désignant le golem.

N'ayant pas d'autre choix, Rodolphe II gracia Reb Eliezer et fit arrêter le comte Bratilowski. Mais, loin d'atténuer son ressentiment, cette erreur judiciaire ne fit que l'attiser. De sorte que, peu après, il envoya l'armée pour « nettoyer » le ghetto où couvaient, selon lui, des sédiments de révolte.

En entendant le bruit des armes et les hurlements des victimes, le golem, que Rabbi Loeb conservait dans le grenier de la synagogue, devint comme fou.

— Calme-toi, lui dit le rabbin, qui redoutait les effusions de sang. L'heure n'est pas venue de te manifester.

Mais le géant ne voulut rien savoir. Sa fonction était de défendre les Juifs, il les défendrait, quelles qu'en soient les conséquences ! Transgressant les ordres de son créateur, il se rua dehors et repoussa les assaillants avec tant de violence que peu y survécurent. En représailles, le roi décida d'incendier le ghetto.

Épouvanté par cette perspective, Rabbi Loeb courut se jeter à ses pieds.

— Je veux bien t'accorder mon pardon, dit Rodolphe, mais à une condition : que le golem disparaisse à jamais.

Le rabbin s'y engagea – tout en se demandant de quelle manière s'y prendre, car si l'ange lui avait indiqué comment le créer, il ne lui avait, en revanche, pas appris à le détruire.

— Je te donne vingt-quatre heures, précisa le roi. Ce laps de temps

écoulé, si le golem sévit toujours, les tiens disparaîtront !

Rentré chez lui, Rabbi Loeb appela l'ange à son secours, mais en vain.

Les heures passèrent. Les militaires encerclant le ghetto n'attendaient qu'un signal pour y mettre le feu. Et le golem était toujours là, indestructible.

Une demi-heure avant le moment fatal, Rabbi Loeb, ayant perdu l'espoir de les sauver, décida de se joindre à ses frères afin d'affronter, à leurs côtés, l'horrible supplice. Mais avant de quitter la synagogue, il lui fallait enfiler ses sandales. Or, il n'avait rien mangé ni bu depuis vingt-quatre heures, si bien qu'en se penchant pour les attacher, il fut saisi de vertige.

— Viens m'aider, dit-il au golem.

Docilement, celui-ci s'agenouilla à ses pieds, et commença à nouer ses lacets.

— Pauvres de nous ! répétait le bon rabbin en retenant ses pleurs. Ô Yahveh, n'auras-tu donc pas pitié de ton peuple ?

Une nouvelle fois, il perdit l'équilibre et, instinctivement, se rattrapa là où il put. Sa main, en frôlant par inadvertance le front de sa créature, effaça le « E » de « EMETH ». Aussitôt, le golem se figea.

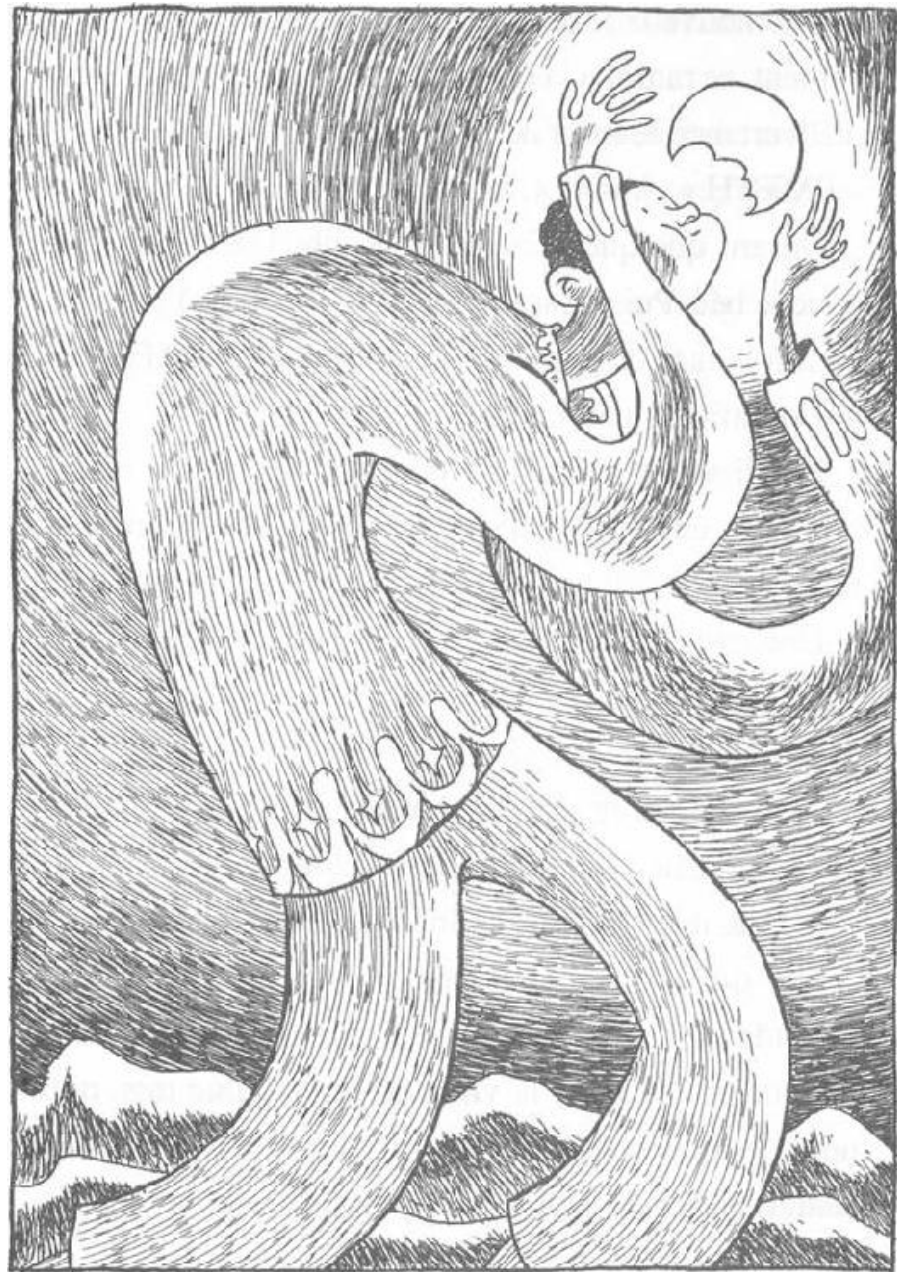
Durant quelques secondes, Rabbi Loeb demeura bouche bée. Puis il lut lentement le mot qui, à présent, barrait la face de glaise. Et ce mot était « METH », ce qui signifie « mort ».

Bondissant à la fenêtre, il hurla :

— J'ai réussi ! Avertissez le roi que le golem est mort !

Une explosion de joie salua la nouvelle : le ghetto était sauvé.

L'on rangea le golem, devenu inoffensif, dans le grenier de la synagogue de Prague. Quatre siècles plus tard, il s'y trouve encore, immense statue de terre sèche qui s'effrite un peu plus chaque jour. La légende affirme que tous les trente-trois ans, il se réveille et erre dans la ville, en proie à une rage que nul ne peut contenir. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Nul ne saurait le dire, et moi moins que quiconque...



XII

LE GÉANT

QUI AVAIT MANGÉ LA LUNE

JADIS, LORSQUE LES CONTES étaient réalité, un géant, prenant la lune pour un petit pain au miel, l'avait mangée. Les pauvres humains étaient bien en peine : dès que tombait la nuit, ils se cognaient partout. Et ce n'était pas cela le plus terrible, oh non ! Profitant de l'obscurité, les voleurs volaient, les assassins tuaient, les femmes trompaient leurs maris, les enfants désobéissaient à leurs parents, les chiens mordaient leurs maîtres. Bref, tout allait de travers dans un monde livré aux ténèbres.

Afin de résoudre cet épineux problème, les Grands Sages se réunirent.

— Si nous préparions une potion vomitive ? proposa le plus vieux d'entre eux. Nous la ferions boire au géant, il vomirait la lune, et le tour serait joué !

Cette suggestion ayant recueilli tous les suffrages, il ne restait plus qu'à la mettre en pratique. Les femmes s'en furent donc cueillir des plantes médicinales, tandis que leurs maris fondaient une marmite et que leurs enfants allaient à la rivière quérir de l'eau.

La récolte fut telle qu'elle désertifia la forêt.

La marmite fut si grande que l'on eût pu y loger l'humanité entière.

Les enfants prirent tant d'eau qu'ils vidèrent la rivière.

Qu'importe ! Une seule chose comptait : que revînt la lune, afin que fût rétabli l'ordre naturel des choses.

L'on alluma un feu immense, puis, ayant mis l'eau dans la marmite et les plantes dans l'eau, on les fit bouillir durant un mois entier. Le vieux Sage, alors, s'adressant au géant, dit respectueusement :

— Nous t'avons préparé la boisson qui rend pur. Nous feras-tu l'honneur d'y goûter ?

Le géant acquiesça, souleva la marmite comme s'il se fût agi d'un dé à coudre, et avala son contenu d'un trait. Mais il ne vomit pas, car la quantité de liquide était insuffisante. Pour que se produisît l'effet

escompté, il en eût fallu cent fois plus.

Suite à ce cuisant échec, les Grands Sages se réunirent à nouveau.

— Si nous l'éventrions ? proposa le plus jeune d'entre eux. Par la blessure, la lune s'échapperait et le tour serait joué !

Cette suggestion ayant recueilli tous les suffrages, il ne restait plus qu'à la mettre en pratique. De nombreux guerriers s'y employèrent. Durant un mois entier, ils aiguisèrent leurs lames puis, profitant du sommeil du géant, partirent à l'assaut de son abdomen. Là, ils coupèrent, taillèrent, tranchèrent et creusèrent avec tant d'ardeur qu'un véritable abîme s'ouvrit dans sa chair.

— Cessez donc de me chatouiller ! grogna le géant, réveillé par leurs manigances, tout en grattant ce qui, pour lui, n'était qu'une minuscule plaie.

Suite à ce cuisant échec, les Grands Sages se réunirent à nouveau. Mais cette fois, aucune solution ne fut proposée.

— Nous sommes impuissants à régler cette affaire, avoua le plus vieux d'entre eux.

— Il faut nous résigner à notre triste sort, ajouta le plus jeune.

Et tous de se lamenter en chœur :

— Hélas, hélas, hélas, qu'allons-nous devenir ?

C'est alors que s'éleva une petite voix :

— Moi, j'ai une idée...

Celui qui venait de parler n'avait pas plus de dix ans. Ce fut le tollé général.

— Qui a laissé entrer ce morveux ? criaient les Sages.

— Quelle intrusion intolérable !

— Et quelle impertinence ! Nous faire la leçon, à nous, qui possédons le Savoir !

Sous les glapissements menaçants des vieillards, l'enfant prit la poudre d'escampette, sans pour autant renoncer à son idée. Car il était d'un caractère têtu et décidé, ce qui, dans ce cas précis, fut bénéfique à tous.

Se plantant devant le géant, il se mit à bâiller.

Or, le bâillement est contagieux. N'y pouvant résister, le géant l'imita.

Si bien que, par sa bouche, la lune s'échappa.

Ou, du moins, ce qu'il en restait : à peine une rognure qui, là-haut dans le ciel, forma un mince, très mince croissant de lumière.

La déception des hommes fut grande, certes. Mais comme un morceau de lune valait tout de même mieux que pas de lune du tout, ils s'en contentèrent. Et la vie reprit son cours normal, ou presque. Car si les voleurs continuaient à voler, les assassins à tuer, les femmes à tromper leurs maris, les enfants à désobéir à leurs parents et les chiens à mordre leurs maîtres, plus personne, en revanche, ne se cognait

partout.

Ce fut alors que – ô, joie ! – l'on put constater cette chose merveilleuse : à l'instar des plantes, la lune repoussait.

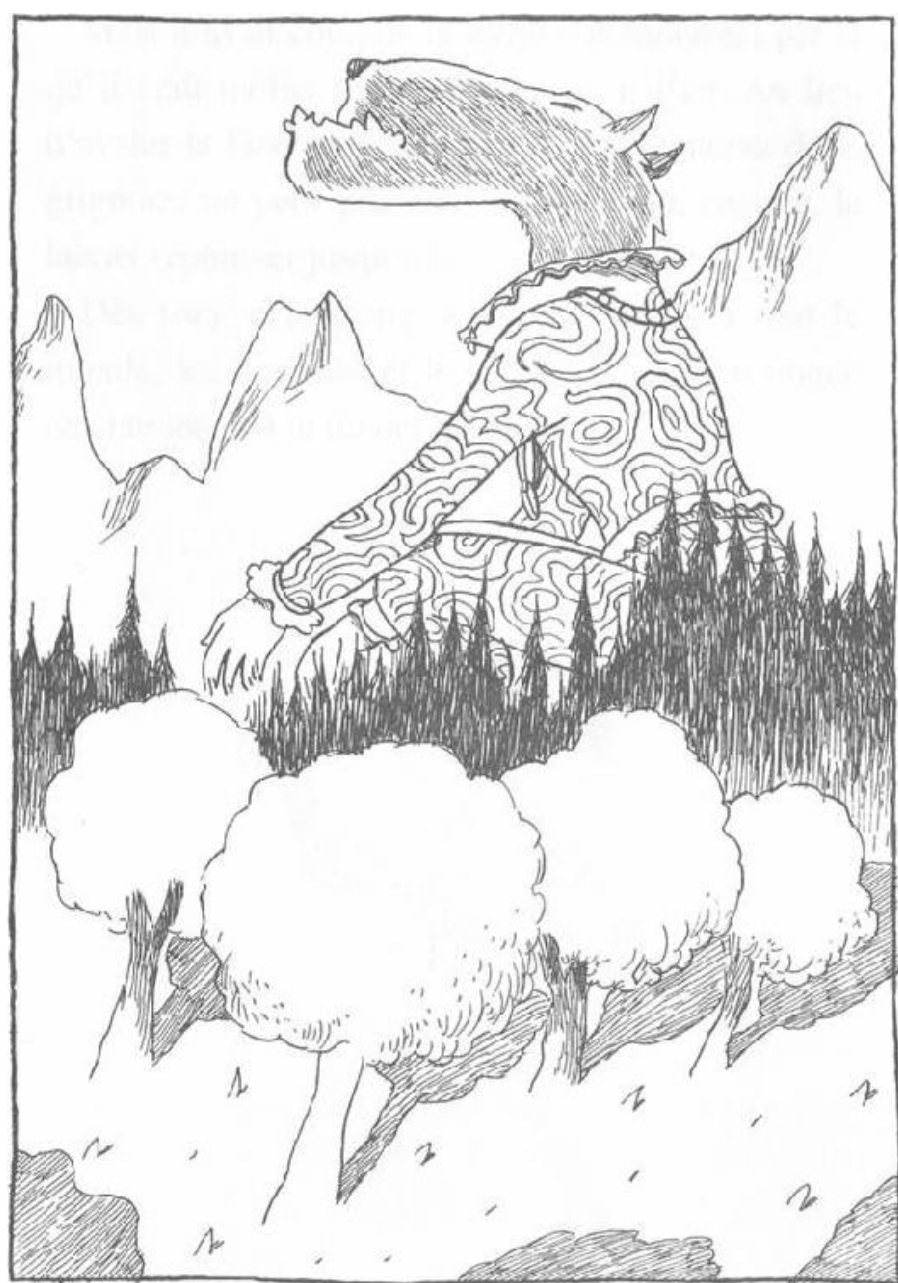
Elle repoussa tant et si bien qu'au bout de vingt-huit jours, elle était aussi ronde qu'un petit pain au miel. Dès lors, les voleurs cessèrent de voler, les assassins de tuer, les femmes de tromper leurs maris, les enfants de désobéir à leurs parents. Et les chiens, à nouveau, se soumirent à leurs maîtres.

Le géant, quant à lui, se pourlécha les babines.

Mais il avait compris la leçon – démontrant par là qu'il était moins sot qu'il n'en avait l'air. Au lieu d'avaler la lune tout d'un coup, il se contenta de la grignoter un petit peu chaque jour pour, ensuite, la laisser repousser jusqu'à la fois suivante.

Dès lors, cet arrangement convenant à tout le monde, les hommes et le géant vécurent en bonne entente jusqu'à la fin des siècles.





XIII

LE TRÉSOR

DES TROIS GROTTES

ON L'APPELAIT FILS-DE-L'ORAGE car sa mère, qui l'avait conçu sans être mariée, répondait : « l'orage » à tous ceux qui lui demandaient le nom du père. Élevé par cette femme secrète et douce, l'enfant avait grandi en âge et en sagesse.

Le jour de sa vingtième année, il annonça :

— Aujourd'hui, je vais faire fortune.

Sa mère, qui filait la laine pour subvenir à leurs besoins, se mit à rire.

— Le joli projet que voilà ! répondit-elle. Et peut-on savoir comment tu comptes t'y prendre ?

— Oui-da : je vais aller conquérir le trésor des trois grottes.

À ces mots, la pauvre femme blêmit.

— D'autres que toi ont essayé, de plus forts, de plus courageux, de plus intelligents, et aucun d'eux n'en est revenu vivant !

— Moi, j'en reviendrai riche ! promit Fils-de-l'orage en enfilant ses bottes. Et à mon retour, je t'offrirai un château avec des domestiques pour que, plus jamais, tu n'abîmes tes doigts à tirer la quenouille.

Elle eut beau pleurer, tempêter, le mettre en garde, rien n'y fit : Fils-de-l'orage s'en alla vers la montagne en sifflotant joyeusement.

Ainsi parvint-il en vue des trois grottes.

La première, disait-on, était remplie de pièces d'argent, la deuxième de pièces d'or et la troisième de diamants. Cet immense trésor appartenait à un géant à tête de chien qui le gardait jalousement. Le bruit courait, dans la région, qu'à tous les téméraires qui tentaient de s'en emparer, il posait trois questions. Ceux qui ne pouvaient y répondre étaient mangés tout crus. Les autres... il n'y en avait pas : tous, jusqu'alors, avaient subi ce sort fatal.

Parvenu devant l'entrée de la première grotte, Fils-de-l'orage cria :

— Géant, où es-tu ?

Aussitôt, le géant surgit devant lui. Sa tête dépassait la cime des

arbres, et elle était fort laide : une tête de molosse aux mâchoires garnies d'énormes crocs, et aux yeux veinés de rouge.

— Que veux-tu, vermisseau ? grogna-t-il.

— Résoudre tes trois devinettes.

Le géant éclata d'un rire tonitruant.

— En voilà, un beau présomptueux ! Tu es donc si pressé de mourir ?

Fils-de-l'orage joignit son rire au sien.

— Non, je suis pressé d'être riche !

Décontenancé par son audace – car ses prédécesseurs, contrairement à lui, tremblaient dans leur culotte –, le géant à tête de chien demanda tout de go :

— Qui est plus rapide que les oiseaux, le vent et l'éclair ?

Fils-de-l'orage, qui n'en avait pas la moindre idée, réfléchit. Au même instant, un vol de corbeaux passa dans le ciel en croassant. D'instinct, le géant le suivit des yeux, ce qui n'échappa pas à la sagacité de son interlocuteur.

Par association d'idées, celui-ci trouva la réponse.

— Le regard, dit-il.

Fort surpris, le géant marqua un temps d'arrêt, puis, se ressaisissant, reprit d'une voix courroucée :

— Le frère est blanc, la sœur est noire. Chaque matin, le frère tue la sœur et chaque soir, la sœur tue le frère. Pourtant, ils ne meurent jamais. Qui sont-ils ?

Fils-de-l'orage, qui n'en avait pas la moindre idée, réfléchit. Au même instant, le soleil disparut derrière les collines, faisant place aux ombres du crépuscule. D'instinct, le géant le suivit des yeux, ce qui n'échappa pas à la sagacité de son interlocuteur.

Par association d'idées, celui-ci trouva la réponse.

— Le jour et la nuit, dit-il.

De plus en plus surpris, le géant émit un rugissement. Puis, fixant le jeune homme avec férocité, il poursuivit :

— Quel est l'animal qui, le matin, marche sur quatre pattes, à midi, sur deux et le soir, sur trois ?

Fils-de-l'orage, qui n'en avait pas la moindre idée, réfléchit. Au même instant, au loin, apparut une vieille qui glanait du bois mort. Elle était courbée sous le poids des ans et marchait en s'aidant d'une canne. D'instinct, le géant la suivit des yeux, ce qui n'échappa pas à la sagacité de son interlocuteur.

Par association d'idées, celui-ci trouva la réponse.

— L'être humain, dit-il.

Le géant poussa un douloureux soupir :

— Tu m'as vaincu, maraud ! Prends la grotte d'argent !

— J'ai une meilleure proposition à te faire, riposta Fils-de-l'orage. Je

vais, à mon tour, te poser trois questions. Si tu peux y répondre, tu garderas ta grotte et je m'en irai comme je suis venu. Mais dans le cas contraire, les trois grottes seront à moi. Qu'en penses-tu ?

Le géant, sûr de son fait, s'empressa d'accepter.

— Voici ma première question, continua Fils-de-l'orage. Quelle est l'armée, composée de dix soldats, qui chaque jour triomphe du chaos ?

Un long silence suivit. Le géant, rougit, pâlit, et enfin avoua, tout penaud :

— Je l'ignore.

— Les mains de ma mère, dit Fils-de-l'orage, car elles font de la maison un univers d'ordre et de propreté, pour le plus grand bonheur de sa famille. À présent, voici ma deuxième question : qu'est-ce qui a la douceur de l'agneau, le courage du lion et la célérité de la gazelle ?

Force fut au géant désappointé d'admettre à nouveau son ignorance.

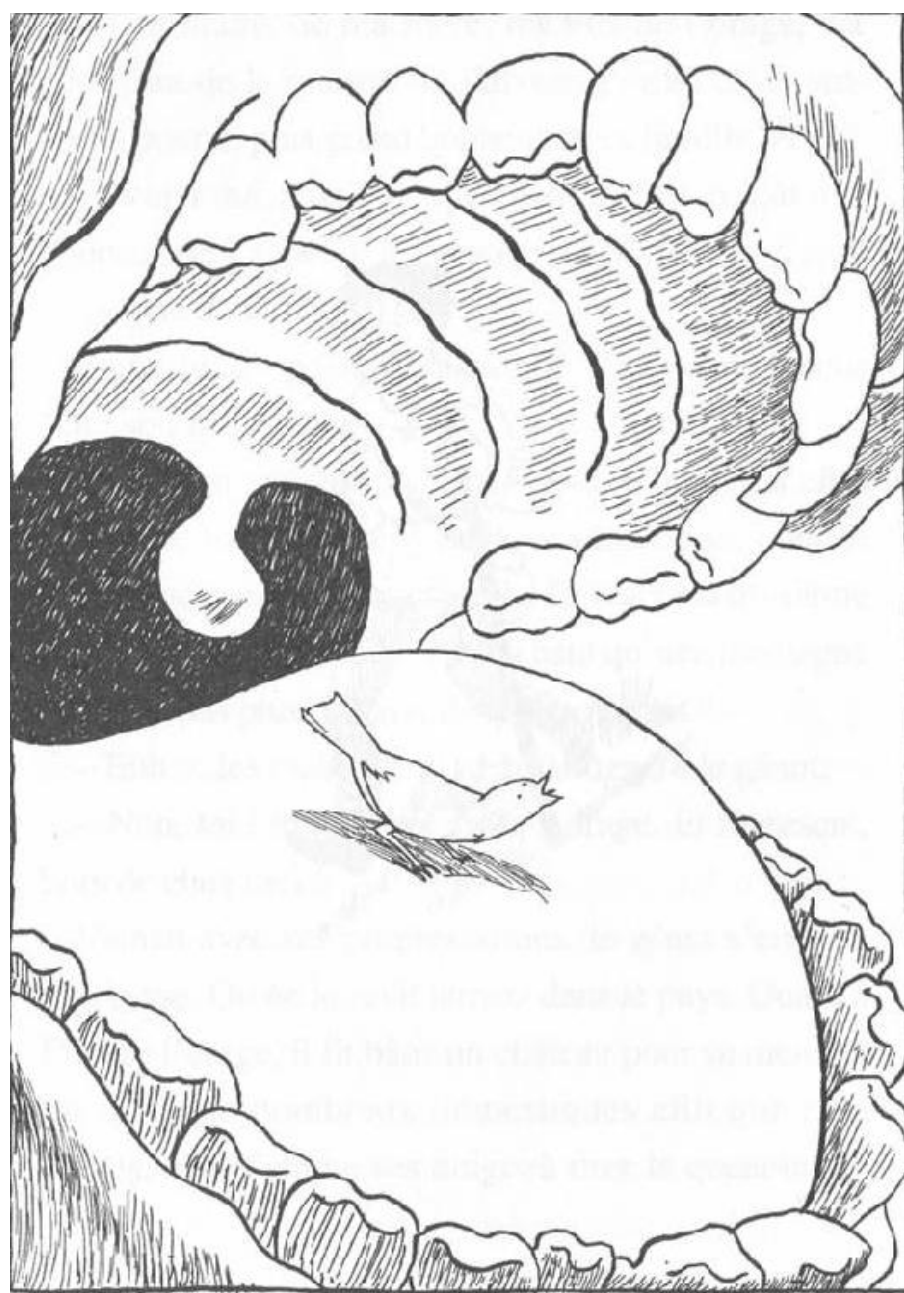
— Les mains de ma mère, dit Fils-de-l'orage, car elles caressent, travaillent et s'activent sans cesse, pour le plus grand bonheur de sa famille. Et voici ma troisième question : qu'est-ce qui est aussi haut qu'une montagne mais n'a pas plus de cervelle qu'une souris ?

— Euh... les mains de ta mère ? suggéra le géant.

— Non, toi ! triompha Fils-de-l'orage. Et à présent, hors de chez moi !

Vaincu avec ses propres armes, le géant s'en alla, tête basse. On ne le revit jamais dans le pays. Quant à Fils-de-l'orage, il fit bâtir un château pour sa mère, et lui offrit de nombreux domestiques afin que plus jamais, elle n'abîme ses doigts à tirer la quenouille !





XIV

LE PRINCE ET LE ROSSIGNOL

L'EMPEREUR LI avait un fils unique, Fu-yong, qu'il aimait plus que tout au monde. Il réalisait ses moindres désirs et le couvrait à tel point de cadeaux que le palais impérial ne pouvait les contenir tous. Il avait donc fallu en construire un second, que l'on surnommait « Palais des délices » en raison des jouets et des friandises dont il était rempli.

Gâté de la sorte, l'enfant devint capricieux, égoïste et cruel – défauts qui, s'ils sont condamnables chez le commun des mortels, préparent, en revanche, les princes héritiers à leur tâche future : l'exercice du pouvoir.

Quand Fu-yong eut dix ans, son père lui demanda ce qui lui ferait plaisir pour son anniversaire.

— Un géant, répondit-il.

L'empereur fronça ses augustes sourcils.

— Un géant ? Quel étrange souhait, mon fils ! Ne préféreriez-vous pas un cheval ?

— Père, mes écuries en sont pleines !

— Quelques jolies esclaves, alors ?

— Je ne saurais qu'en faire !

— Un bateau ?

— J'ai le mal de mer.

— Une fête ?

— Je m'y ennuie.

Bref, quoi qu'on lui proposât, Fu-yong ne voulut pas en démordre. Comme toujours, l'empereur céda. Il envoya ses troupes en Tartarie, région où les géants pullulent, avec mission d'en capturer un beau dans les plus brefs délais.

Après avoir mis ce pacifique pays à feu et à sang, l'armée ramena le spécimen prévu. La joie de Fu-yong en l'apercevant, ligoté sur un char traîné par cent chevaux, paya largement l'empereur de ses peines.

— Mon géant ! applaudissait-il. Qu'il est grand ! Encore plus que je ne l'imaginais !

Il courut vers le prisonnier, qui devait mesurer quelque vingt pieds

de haut – mais se trouvait, pour l'heure, en position couchée –, et l'apostropha en ces termes :

— Comment t'appelles-tu ?

— Loubna.

— Veux-tu être mon ami ou préfères-tu mourir dans d'atroces souffrances ?

Le géant n'hésita pas, il choisit l'amitié. Dès lors, on le libéra, on bâtit une annexe au Palais des délices afin de l'y loger, et le petit prince et lui devinrent inséparables.

Au début, leurs amusements furent bien innocents. Le géant promenait Fu-yong sur son épaule, et ce dernier, ravi de dépasser la cime des arbres, ne pensait pas à mal. Vu sa taille, Loubna était le terrain de jeux rêvé pour un enfant : une montagne à escalader, un toboggan où glisser sans danger, un parcours d'obstacles, un véhicule, un lit confortable (Fu-yong adorait dormir dans sa paume) et même un souffre-douleur complaisant car, contrairement aux autres domestiques, les colères du petit prince ne l'impressionnaient guère et il se moquait des coups.

Cependant, ayant expérimenté toutes les ressources ludiques de son géant, Fu-yong finit par s'en lasser, comme il se lassait de toutes choses. Et lui vinrent de fort inquiétantes idées. Loubna n'était-il pas l'instrument idéal pour assouvir ses plus mauvais instincts ?

Un matin, avisant un pauvre bougre qui mendiait devant le palais, il ordonna à Loubna :

— Mange-le !

Bien qu'issu d'un peuple végétarien – et donc végétarien lui-même –, le géant s'empressa d'obéir. C'était une âme simple. Loin de son pays natal et de ceux qu'il aimait, il s'était follement attaché à son maître. Dès lors, la soumission était devenue sa raison d'être, et le contentement de Fu-yong, son but.

Le voir mastiquer ses semblables divertit beaucoup le petit prince. À partir de ce jour, les promenades des deux amis se soldèrent par des morts. Ici, c'était une bergère qui gardait ses troupeaux, là, un simple promeneur dont ils croisaient la route, là encore, un paysan menant ses bœufs au pré.

— Mange-le ! Mange-la ! trépignait Fu-yong.

Et le géant d'absorber les malheureuses victimes comme s'il se fût agi de simples nems⁽¹²⁾.

Bientôt – tant il est vrai que la loi du plaisir est d'en reculer sans cesse les limites – Fu-yong exigea que le géant s'attaquât, non plus à des personnes isolées, mais à des villages entiers. Une ère de terreur venait de débiter.

Voyant son pays endeuillé, l'empereur tenta bien de raisonner son fils, mais ce dernier lui rit au nez. Perché sur son géant, il se sentait

invincible. Et ce, au point de perpétrer ses méfaits au-delà des frontières.

Quelques habitants de Cochinchine et de Mongolie en firent les frais.

Les chefs de ces États réagirent aussitôt. Par émissaires interposés, ils sommèrent l'empereur de mettre un terme immédiat aux agissements de Fu-yong. Hélas, entre-temps, ce dernier avait encore sévi. Il s'en était pris, cette fois, à la fille du roi de Mandchourie que, sur son ordre, Loubna avait gobée avec toute sa suite, palanquins et chevaux compris.

Ce crime suscita de terribles représailles. La Chine fut envahie, son armée décimée. L'empereur trouva la mort au cours des affrontements, ainsi que la majeure partie de ses sujets.

Mais pas son fils.

Devant l'imminence du danger, le géant, jugeant sage de mettre l'enfant à l'abri, l'avait emmené vers des contrées lointaines où nul ne songea à les poursuivre.

N'allez pas croire que l'étendue de sa faute navrât Fu-yong, oh non ! Il avait le cœur trop dur pour que le moindre remords pût s'y insinuer. La perte de son père ne l'affecta pas davantage, non plus que celle de son royaume. La vie sauvage, par contre, lui plut beaucoup. Aussi errèrent-ils durant quelques semaines de jungles en savanes et de montagnes en plaines, se nourrissant de baies, buvant l'eau des sources, se baignant dans les cascades et dormant à la belle étoile.

Un jour, comme ils traversaient une forêt, leur parvint le chant d'un rossignol.

— Mange-le ! ordonna l'enfant.

Selon son habitude, le géant obéit. Mais à l'instant où il ouvrait la bouche pour l'avalier, l'oiseau émit de si touchantes trilles qu'il en eut les larmes aux yeux. Lors, en dépit des protestations de Fu-yong, il lui rendit sa liberté.

À tire-d'aile, le rossignol gagna les nues en lançant son cri de lumière.

Ce fut ce cri qui, subitement, dessilla les yeux de Loubna. Posant l'enfant à terre, il dit adieu à l'esclavage et s'en retourna chez lui, là où les gens ne se mangeaient pas entre eux.

En le regardant s'éloigner, le petit prince Fu-yong, pour la première fois de sa vie, pleura.



POSTFACE

LES HISTOIRES DE GÉANTS sont aussi vieilles que le monde. Ces personnages démesurés, souvent féroces – mais il leur arrive parfois d'être bons ! –, hantent toutes les mythologies, qu'elles soient d'Occident, d'Orient ou d'ailleurs. Certaines d'entre elles leur attribuent même la création de l'univers !

Qui symbolisent-ils, en fait ? Tout d'abord, les Forces de la Nature. Un raz-de-marée, un tremblement de terre, une éruption volcanique, aux yeux de nos ancêtres, ne pouvaient être que l'œuvre d'êtres gigantesques. À la merci de leurs terrifiants caprices, l'homme n'avait d'autre choix que de leur rendre hommage pour tenter de les apaiser. Ainsi naquirent de nombreuses religions, dont la plus connue est sans doute celle des anciens Grecs.

L'on attribue aussi le terme de « géant » au pouvoir politique – cette puissance aveugle qui broie les faibles et hisse les ambitieux au sommet de la gloire. Ne qualifie-t-on pas les tyrans d'« ogres » ? Et ne les représente-t-on pas sous les traits de colosses, dominant la masse grouillante de leurs sujets, même lorsqu'ils étaient, comme Néron, Napoléon ou Hitler, de petite taille ?

Autres entités, plus récentes celles-ci, taxées d'« ogres » par la sagesse populaire : les multinationales qui absorbent ou détruisent les entreprises modestes afin de devenir les « géants » du marché. Il est intéressant de constater à quel point, à travers les siècles, ces termes désignent des méfaits identiques, même si leur forme évolue au fil des civilisations !

Les histoires de géants sont donc universelles, pour qui sait lire entre les lignes. Celles que vous présente ce livre viennent d'un peu partout ; c'est, en quelque sorte, un tour d'horizon de l'éternelle peur du genre humain : être écrasé – ou dévoré – par plus grand que soi.

Chose curieuse et, en fin de compte, bien réconfortante : dans la plupart de ces contes, ce sont des enfants qui viennent à bout des géants maléfiques, prouvant que la ruse et l'intelligence peuvent parfois déjouer la force brutale. C'est le cas du *Samourai noir* où Yun, le Petit Poucet japonais, détruit un ogre en apparence invulnérable. La

même logique se retrouve dans le récit biblique bien connu, *David et Goliath*, ainsi que dans *Le Réveil de Mama Zimbala*, *Le Géant qui avait mangé la lune* ou *Le Trésor des trois grottes* qui nous viennent respectivement de Côte d'Ivoire, du Togo et de France. Ruse encore – mais, cette fois, c'est le fait d'un homme mûr – dans *Ulysse et le Cyclope* où l'affreux Polyphème est détruit par ses propres victimes. Ruse toujours dans le charmant *Haladjianiskaïa* où un petit garçon futé dame le pion aux adultes et à leur déploiement de forces.

Mais il y a également une autre « arme » que les héros des contes opposent à la puissance destructrice des géants : l'amour. Si Yun affronte l'horrible Tomoro, c'est pour protéger Lune d'avril. Si Tiburce sauve les quatre-vingt-dix-neuf vierges avalées par le roi aux cent bouches, c'est pour conquérir la belle Solitude. Et lorsqu'un géant sans malice s'éprend d'une ogresse et l'empêche de nuire, les humains n'en sont-ils pas les premiers bénéficiaires ?

Une petite remarque à propos de ce dernier conte, intitulé *Pourquoi et dans quelles circonstances Gargan, le géant débonnaire, s'éprit de Thuata, la petite druidesse mangeuse de chair humaine*. C'est le personnage de Gargan qui a servi de modèle au très célèbre *Gargantua* de Rabelais, à qui nous devons aussi *Pantagruel* – autre géant truculent et paillard, qui est à l'origine de l'adjectif « pantagruélique ».

Car, tout comme les légendes transmises de bouche à oreille, la littérature regorge, elle aussi, d'ogres et de géants. À commencer par *Le Petit Poucet* et *Le Chat botté* de Charles Perrault, que je ne n'ai pas jugé utile de raconter dans ce recueil puisque tout le monde les connaît. Les frères Grimm, Hans Christian Andersen et, plus récemment, des auteurs tels que Roald Dahl ou Pierre Gripari ont largement usé de ces fascinants personnages. Et que dire des *Gargantua* et *Pantagruel* cités plus haut, du *Gulliver à Brobdingnag* de Jonathan Swift, des contes des *Mille et Une Nuits* et de la Bible elle-même – dont j'ai repris un extrait ?

Il serait trop long de citer ici tous les ouvrages mettant en scène, chacun à sa manière, les ogres et les géants. Cependant, une chose mérite d'être signalée : ce n'est jamais gratuitement. À travers ces créatures fantasmatiques, c'est toujours une critique de notre société qui est proposée. À chacun de nous de la décrypter.

BIBLIOGRAPHIE

L'Ancien Testament, Mame, 1952.

Les Mille et Une Nuits, traduction d'Antoine GALLAND, Flammarion, 1965.

Contes et Légendes du Japon, Félicien CHALLAYE, Fernand Nathan éditeur, 1963.

Le Grand Légendaire de France, Marie-Charlotte DELMAS, Omnibus, 2006.

L'Arbre d'amour et de sagesse, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1992.

L'Arbre aux trésors, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1987.

L'Arbre à soleils, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1979.

Le Val de Salm, Marcellin LA GARDE, Histoires, Scènes et Légendes ardennaises, 1929.

Histoires juives, Elia LAMARCHE, Éditions du Sentier-Vielsalm, 1948.

Contes persans, Jules D'ORSAY, Fernand Nathan éditeur, 1936.

Contes de Perrault, Charles PERRAULT, Postel éditeur, 1838.

Étrangetés et Diableries en pays comtois, Rolande REDOUTÉ-RENAUDEAU, REPP, 1979.

Mille ans de contes tsiganes, Bertand SOLET, Éditions Milan, 1998.

Contes et Légendes de Chine, Gisèle VALLEREY, Fernand Nathan éditeur, 1960.

Contes occitans, Jean-Pierre VEDRINES, C. Lacour Éditeur, 1997.

GUDULE

Quand j'étais enfant, j'avais un fantasme : devenir une géante pour que le monde qui m'entourait me semble subitement aussi petit qu'un jouet. Je m'imaginai, accroupie devant ma maison – de la taille d'une boîte à chaussures –, déplaçant les meubles à ma guise, posant mes parents là où je le souhaitais, et regardant vivre ma famille comme on observe une fourmilière. Quant à l'école, alors là ! Je vous laisse deviner ce qui, pendant les cours, me passait par la tête !

Je croyais ces idées originales jusqu'à ce que je comprenne que, non seulement elles étaient très courantes, mais largement commercialisées. Les trains électriques, autos miniatures, jeux de construction et maisons de poupées n'avaient d'autre fonction que de matérialiser ce rêve-de-tout-le-monde.

Mon désir ne m'a pas quittée pour autant. Et un jour, ô merveille, je l'ai mis en pratique. En écrivant des histoires, eh oui ! Car les écrivains ne sont-ils pas des géants, penchés avec amour sur les décors qu'ils créent – même lorsque ce sont de tout petits écrivains ? Et ne jouent-ils pas avec leurs personnages comme, jadis, j'aspirais à le faire avec mes parents, mes professeurs et mes amis ?

On est tous des géants au pays de nos rêves !

DIDIER MILLOTTE

Houlà ! Être un géant, ça doit donner le vertige, c'est bien trop haut.
Être un ogre, ça doit donner mal au ventre, c'est bien trop gourmand.

Non, je préfère être illustrateur... quoique j'espère que ça ne donne pas mal aux yeux.

Dans tous les cas, j'ai eu beaucoup de plaisir à mettre quelques images sur ces histoires et à imaginer ces personnages hauts en couleur.

Mon blog : <http://cafecroquis.blogspot.com>

1 Marco Polo (1254-1324), voyageur vénitien, traversa toute l'Asie par la Mongolie où il vécut presque vingt ans. Le récit de ses voyages, écrit en français et intitulé *Le Livre des merveilles du monde*, fit longtemps référence en Occident.

2 Peuple migrateur dont l'origine se situe probablement en Crète.

3 Pays des Hébreux.

4 Dieu-poisson honoré par les Philistins.

5 Statue de bronze, de 33 mètres de hauteur, représentant le dieu Zeus, construite à l'entrée du port de Rhodes, en Grèce. Bien qu'elle ait été détruite un peu plus de soixante ans après sa construction, elle est considérée comme l'une des sept merveilles du monde.

6 Dieu guerrier Scandinave, maître du Tonnerre.

7 Terme vieilli pour désigner les prières.

8 Bonjour en arabe.

9 Pantalon large serré aux chevilles.

10 Femme de mauvaise vie.

11 Petits pains traditionnels de la pâque juive.

12 Petits roulés de viande et de légumes frits, appelés également « pâtés impériaux ».